

— Le 87<sup>e</sup> banquet annuel de l'Association des anciens élèves du lycée Louis-le-Grand, qui est en même temps l'assemblée générale de cette so-

ciété, aura lieu un vendredi et un samedi, à la salle de la Sorbonne, à Paris. Les artistes les plus personnels, les plus rares du nouveau continent. — T.-S.

Leçon journalière de culture physique et d'informations. Revue de la presse; 10 h. 45, Informations et cours; 12 h. Conférences; 12 h. 30, Concert symphonique (musique enregistrée); 43 h. Cours; Informations

STATION RADIOTÉLÉPHONIQUE DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES POSTES ET TÉLÉGRAPHES (longueur d'onde 447 m.) — A 7 h. 30 et 8 h. 20, Cours de culture physique; 8 h.

243 75; mai 236 50; juin 236 75; juillet 235; août 234 50; sept. 233 50; oct. 234; nov. 234 50; déc. 233 25. Ventes 3,350 francs. — New-York, 7 janvier. — En pence par lb.: disp.

JANVIER  
ET JOURS SUIVANTS

## FEUILLETON DU Temps

DU 9 JANVIER 1930 (19)

# GABRIELLE

TDV ISAM  
Kutüphanesi Arşivi  
No RTB-486-1

XIX — (Suite)

Lady Sarah, avec un mépris magnifique, répondit à Gérard :

— Ne croyez pas un mot de ce que raconte cette lettre anonyme.

— Non, certes, je m'y refuse.

— Il parut se remettre. Il se tenait plus droit et sa raideur disparaissait.

— Vous avez raison, mère. Je ne veux pas croire cela.

— Il n'y a qu'à jeter cette lettre au feu.

— Oui, c'est ce que je vais faire.

— Et il se dirigea vers la cheminée.

Arrivé là, il s'arrêta court.

— Ne voulez-vous pas la lire ?

— Non, certainement non... Gérard, pourquoi me regardez-vous ainsi, comme si... comme si vous vous imaginiez que je puisse m'arrêter à une chose aussi basse ? Les gens qui écrivent des lettres anonymes sont comme des assassins qui poignent dans le dos, par une nuit noire. Si les accusations ont une base quelconque, il faut les faire au grand jour.

Il lui tendit la lettre sans parler.

— Vous voulez que je la lise ? Pour cette fois, je crois que vous avez tort.

Lady Sarah mit ses lunettes et, tenant la feuille de papier devant elle, la parcourut.

Gérard s'était assis et ne regardait pas. Il avait l'air de se parler à lui-même :

— Si c'était vrai, pourtant !

XX

— Le portier de Victoria Mansions est venu dire que le major Thorndyke viendrait vous voir à midi, annonça Winnie à M. Gibson.

— Bon ! Rien d'autre ?

— Non, c'est tout.

El Winnie retourna à la cuisine et à son ouvrage.

Reproduction interdite.

— Ouf ! fit M. Gibson en soufflant bruyamment. Un poids de moins !

— Pourquoi êtes-vous si inquiet ? demanda sa femme.

— Ai-je laissé voir de l'inquiétude ?

— Seulement à ceux qui peuvent lire comme moi sur votre cher visage.

— Eh bien, voilà ! (Et M. Gibson se mit à arpenter la pièce les mains dans ses poches.) Je trouve que la conduite du major est tout à fait anormale. Je ne peux pas me l'expliquer à moi-même. Cet homme prend des dispositions pour me faire un prêt d'argent, me donne un rendez-vous et me fait attendre pendant deux heures. Et cela juste après s'être proclamé mon futur gendre et s'être fait accepter comme tel ! En outre, il me semble qu'il manque d'égards envers Gabrielle, puis-

qu'il a appris qu'elle avait la migraine. Mais tout va s'arranger maintenant. (Sa jovialité et sa gaieté lui étaient complètement revenues.) Ça va même très bien. Une goutte de whisky ! Mon futur gendre a été retardé et peut-être ça le gênera-t-il de venir sans apporter l'argent.

Mrs. Gibson l'avait écouté avec agitation et ce fut d'une main tremblante qu'elle apporta la bouteille noire.

— Papa, dit-elle, et sa voix trahissait son appréhension, ce que vous dites m'oblige à vous faire une confession. Nous n'avons pas été tout à fait franches avec vous.

— Comment ça ?

— La migraine de Gabrielle, c'est une invention. La veille, c'est qu'on lui a fait dire, ce matin, de ne pas venir.

— Et vous m'avez caché cela ? En un pareil moment ?

— Je n'avais pas l'intention de vous tromper, répondit-elle sur un ton lamentable. Je ne croyais pas...

— On lui a fait dire de ne pas venir ? Tenez, enfermez ça !

La sonnette de la porte d'entrée venait de se faire entendre.

Mrs. Gibson se hâta de remettre la bouteille de whisky dans sa cachette et demanda des ordres.

— Allez ouvrir vous-même, dit son mari, fronçant les sourcils d'un air méfiant. Si l'on vous demande de vos nouvelles, vous direz qu'aujourd'hui vous allez mieux.

Gérard ne lui en demanda pas. Mrs. Gibson l'introduisit en silence et s'effaça pour laisser entrer un monsieur d'un certain âge qui l'accompagnait.

— Soyez le bienvenu dans mon humble demeure, prince des majors, dit M. Gibson en

tendant sa bonne main loyale dans un geste amical. Trois fois bienvenu !

Puis il remarqua avec surprise le second visiteur.

Gérard n'avait pas paru voir la main tendue et dit sur un ton calme et grave :

— Sergent Gibson, nous avons quelques mois à vous dire.

— A vos ordres, messieurs ! Asseyez-vous, je vous prie.

— Je vous remercie, dit l'étranger que M. Gibson se mit à observer avec plus d'attention. Je suis un vieil ami de M. Thorndyke et je vais me permettre de parler comme son mandataire.

M. Gibson s'inclina, et jetant un coup d'œil sur Gérard, sentit que quelque chose se préparait. Les émotions que ce dernier venait de traverser au cours de dix-huit heures sans sommeil avaient laissé leur marque sur son visage. Il paraissait vieilli. Sa pâleur et son calme étaient anormaux. M. Gibson comprit d'un coup d'œil qu'une catastrophe s'était produite.

— Il y a deux choses que je désire élucider, continua l'étranger. Avec votre permission, nous allons les examiner séparément. La première est d'ordre sentimental, la seconde n'a rien à voir avec les sentiments. Ce que j'ai à dire ce matin ne sera pas long. Ensuite je vous serai obligé de bien vouloir, si possible, me revoir cet après-midi.

— Mon heure sera la vôtre, répondit M. Gibson.

— Merci ! Je serai là à quatre heures. Maintenant, Gérard, à vous de parler.

— J'ai reçu, dit Gérard, une lettre anonyme me mettant en garde contre votre fille.

— Qu'est-ce à dire ? répliqua M. Gibson, affectant une indignation bien jouée, sans exagération intempestive. Si j'avais moi-même reçu une lettre de ce genre je l'aurais brûlée, tout simplement.

— C'est probablement ce que j'aurais fait, s'il ne s'était produit une coïncidence : l'arrivée de mon notaire.

— Oh ! ne me parlez pas des notaires ! fit M. Gibson, faisant la grimace et prenant un ton de grand dédain. J'ai horreur des notaires !

— Peut-être pas sans raison, monsieur Gibson, dit l'étranger avec urbanité. Mais nous ne sommes pas tous aussi méchants qu'on le dit. A ce propos, permettez-moi de me présenter. Huntley, sollicitor. Je représente une maison avec laquelle vous êtes vous-même en rapport, Spruce and Co... Continuez, Gérard !

— Et il tendit à ce dernier une feuille de papier. M. Gibson, un instant légèrement interloqué, se remettait déjà.

— J'ai remis la lettre en question à M. Huntley, qui a estimé qu'il y avait lieu de l'examiner. Il avait des raisons pour cela.

— Oui, confirma M. Huntley, et ce qu'il y a de curieux, c'est que cette lettre n'est pas sans rapport avec l'affaire même qui m'a amené à Londres.

— Je vais vous la lire, dit Gérard.

— Oh ! non, s'écria M. Gibson avec une belle explosion d'indignation. N'en faites rien, car je me refuse à en écouter un seul mot. Permettez-moi de vous dire tout de suite que vous n'avez péniblement surpris. Vous recevez des insultes contre votre fiancée...

— Ecoutez, dit Gérard sévèrement (Et il se mit à lire) : « Il faut que vous sachiez que la jeune fille que vous honorez de votre estime n'est pas ce que vous croyez ! »

M. Gibson se pencha en avant comme pour arracher la lettre des mains de Gérard, mais M. Huntley s'interposa.

— Tout doux, monsieur Gibson ! dit-il. Au cas où vous auriez l'intention de détruire ce document, je dois vous dire que ce n'est là qu'une copie. J'ai l'original ici, dans ma poche.

Et il toucha sa poitrine.

M. Gibson le dévisagea, l'air furibond.

M. Huntley fit un signe affirmatif.

— Oui, continuez Gérard.

M. Gibson mit ses pouces aux entournures de son gilet et leva les yeux au plafond.

— « ... n'est pas ce que vous croyez. L'enfant qui vit avec elle est son propre fils, bien qu'elle n'ait jamais été mariée. »

— Bonté divine ! murmura faiblement Mrs. Gibson.

Gérard poursuivit sa lecture : « Maintenant que vous êtes renseigné, c'est à vous de décider... » (Et sa voix, jusqu'alors calme et sûre, fléchit un peu) : « ... de décider si vous avez été simplement la victime d'une intrigue intéressée ou si vous avez trouvé en elle la femme que vous cherchiez. »

Le regard de M. Gibson, quittant le plafond, se fixa sur le visage de Gérard avec une expression qui respirait la confiance.

— Elle n'est pas difficile à prendre la décision, hein ?

— La lettre est signée : « Quelqu'un qui vous veut du bien. »

— « Du mal » serait plus juste, observa M. Gibson.

— Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ça, n'est-ce pas ? demanda Gérard.

Les regards des deux hommes croisèrent le fer un instant.

M. Gibson tourna la tête, eut une sorte de spasme et se leva.

— Bien sûr que non, voyons !

Et s'adressant à Mrs. Gibson :

— Ma chère, c'est l'œuvre de quelque lâche ennemi.

— Quel motif attribuez-vous à cet ennemi ? demanda M. Huntley.

— N'importe lequel ! s'écria M. Gibson, dont l'indignation maintenant sincère risquait de le faire éclater. Aucun même ! Rien que l'infamie d'une nature basse. La jalousie. L'envie. Oui, l'envie... Le besoin de me faire chavirer, juste au moment, au moment où...

— Où vous touchiez au port, suggéra M. Huntley avec urbanité.

M. Gibson éleva la voix :

— Si vous vous imaginez que je vais me laisser insulter dans ma propre maison !

— Votre propre maison ! dit M. Huntley d'un air entendu. Ceci, c'est une autre histoire.

M. Gibson, emporté par la chaleur de ses protestations, ne remarqua pas la portée de ces paroles. Il s'adressa de nouveau à sa femme.

— Ou bien c'est un ennemi de Gabrielle. Quelqu'un qui lui a couru après et dont elle n'a pas voulu. Tenez, ce pourrait bien être de James Benning...

— Peut-être bien, murmura Mrs. Gibson.

— C'est de la jalousie ! Une vilaine, une perfide jalousie ! Rappelez-vous la façon dont il a filé le soir où il a vu Gabrielle et le major ensemble ! Un jeune homme qui n'a reçu que des bontés de moi ! Quelle bassesse, quelle ingratitude ! S'il était ici, si on le confrontait avec moi...

— Mais ce serait sans doute faisable, dit M. Huntley froidement. Pourquoi ne pas le priver de venir ?

— C'est ce que je m'en vais faire ! dit M. Gibson, écumant. Qu'on aille me chercher James Benning à l'instant ! Vous allez voir si je ne l'obligerai pas à se rétracter, ce jeune bandit, si je ne dissiperai pas tous les doutes et toutes les conjectures !

Il y avait eu jusqu'à présent pas mal de tapage, mais l'éclat auquel se laissa emporter Gérard dépassa de beaucoup tout ce qu'on avait entendu.

— Vous mentez ! s'écria-t-il brusquement. Vous mentez, misérable ! Vous n'avez que le mensonge à la bouche. Mais ça ne vous servira plus à rien. Nous avons des preuves de vos agissements.

— Oui, confirma M. Huntley, toujours aussi froid. Mais finissons d'abord ce qui nous occupe.

Gérard, écouré, se retourna avec un haussement d'épaules et alla jusqu'à la fenêtre.

— Quand je pense que son mot toi on osé s'exprimer d'une façon pareille ! s'écria Mrs. Gibson toute trepillante et faisant de ses deux mains des gestes nerveux.

— Major Thorndyke, dit M. Gibson, d'un ton mesuré, comme mistress Gibson le fait remarquer, vous vous êtes exprimé sur mon compte d'une façon blessante... mais vous n'avez pas atteint je veux oublier ce que vous avez dit. Revenons à nos places et parlons tranquillement de nos affaires.

Il se rassit devant la table.

— Peut-être ai-je été trop vif moi-même. Monsieur Huntley, je reconnais que je me suis mis en colère.

Et il eut un mouvement magnanime :

— Je vous fais mes excuses. !

— C'est très bien à vous, reconnut M. Huntley qui ne put s'empêcher de rire. Voyons, nous allons revenir à la question. Ces allégations sont-elles vraies ou fausses ? (Il employait un ton de tolérance froide et polie.) Voyons, monsieur Gibson, je vous le demande, est-il nécessaire de tant nous quereller ? Je suppose que les faits allégués sont bien connus de tous vos voisins.

M. Gibson se leva de nouveau et s'éloigna.

— Vous ne voulez pas l'admettre ? reprit M. Huntley qui le suivait de yeux. Dans ce cas, je propose de faire venir la jeune fille. Avez-vous une objection ?

— Une objection ? répondit M. Gibson, maussadement, pourquoi donc ? Mère, allez la chercher.

Gabrielle entra, pâle, silencieuse. Elle ne fit attention qu'à Gérard et dirigea vers lui le doux regard de ses yeux noirs comme s'il eût été seul. Son expression était implorante comme la veille. Elle attendait qu'il lui parlât ; elle espérait contre toute espérance que son amour pour elle demeurerait inchangé. Puis elle fit un geste, le même exactement que celui qu'il avait lui-même fait vers elle bien peu de temps auparavant, alors qu'ils se trouvaient tous deux ensemble et vraiment seuls. Elle tendit la main comme pour lui demander de venir à elle. C'était l'appel muet d'un cœur brisé.

W. B. MAXWELL

(Adapté de l'anglais par M. LANSOIRE.)

(A suivre)

RTB-486-1



TDV ISAM  
Kutüphanesi Arşivi  
No 87B-166-2

Les actualités médicales

## UN PROBLÈME DE CIRCULATION

Dans la vitrine de cet honnête bandagiste, entre un discolobe arrêté dans son élan par les ressorts d'acier qui enserrant ses flancs et une anadymène dont le ventre divin est déshonoré par une ceinture superflèteuse, un moulage déplorablément anatomique impose aux méditations des passants le spectacle de veines énormes colorées d'un bleu intense et qui se détachent violemment sur un fond de muscles dont la tonalité humilie les biteacks du boucher proche. Et les promeneurs s'arrêtent, contemplant et s'en vont, les uns satisfaits de ne pas posséder des vaisseaux aussi excessifs, les autres rappelés à la réalité des ennuis que leurs propres veines leur procurent.

Pour être ainsi l'objet d'une exposition commerciale permanente, il faut que les varices soient bien fréquentes. Parmi les disgrâces qui affligent le plus souvent les hommes, on peut les ranger en bonne place. Les femmes, sur ce chapitre, l'emportent aussi sur les hommes, et la mode des jupes courtes et des bas arachnéens nous le démontre trop souvent. Il y a à cela des causes qu'on repêcherait chemin faisant.

Il semble bien inutile de décrire les varices. Qu'on en possède ou non, on connaît ces dilatations anormales qui dessinent sous la peau des jambes (elles existent en bien d'autres lieux, mais sont plus rares) des cordons saillants et flexueux, durs au toucher en endroits, souples en d'autres, partout disgracieux. Si le point de vue esthétique était seul en cause, ceux qui ne lui attribuent pas une importance prédominante pourraient ne pas se soucier de leur présence, mais d'autres considérations entrent en ligne de compte : en premier lieu la douleur, qui passe toujours au premier plan pour celui qui souffre, douleur en général sourde, parfois plus aiguë par instants; puis la gêne fonctionnelle, l'œdème si fréquent, enfin les menaces de phlébite et d'ulcère, éventualités rares, mais qu'on ne saurait négliger. En outre,

les varices n'ont aucune tendance à guérir seules, mais en ont une à s'exagérer si l'on n'y prend garde. Ajoutons que la peau, à leur niveau, s'allègre volontiers, devient facilement le siège d'un eczéma. Soignons donc les varices, puisque aussi bien la médecine s'est de tout temps ingéniérée à le faire et qu'elle ne cesse de multiplier les modes de traitements, dont quelques-uns sont d'hier.

27B-166-2

Pour comprendre comment surviennent les varices, il faut se rappeler par quel mécanisme le sang progresse dans nos veines. Quand il pénètre dans le système veineux, il vient de traverser, en quelque point du corps que ce soit, un réseau de vaisseaux extrêmement fins, si fins qu'on les a appelés capillaires. Jusque-là, dans le système artériel, il a toujours avancé en vertu de l'impulsion qui lui a été donnée par le cœur, moteur central. C'est encore cette impulsion, cette vis à tergo, qui continue à agir sur lui dans les veines, mais bien affaiblie, alors qu'aux membres inférieurs tout au moins il faudrait qu'elle fût accrue pour vaincre la puissance dominatrice de la pesanteur par la vertu de quoi la colonne sanguine a plus de propension à descendre qu'à remonter vers la poitrine.

Afin d'éviter cette chute qui intervertirait totalement le cours du sang, la nature a placé dans les veines un système de valvules qui constitue une série de barrages disposés de telle sorte qu'ils se laissent forcer par le liquide qui va de la périphérie au centre, mais demeurent infranchissables dans la direction contraire. C'est le « sens unique » réalisé de façon parfaite où les valvules jouent automatiquement, sans coup de sifflet, mais sans défaillance, le rôle des agents chargés de régler dans nos rues la circulation. Cela d'autant plus que l'élastique résistance des parois défend aux veines d'accroître leur calibre au delà d'un certain degré et que la peau sert encore à ces parois de contrefort.

D'autres causes, secondaires, aident encore le sang à progresser dans le sens nécessaire. C'est le jeu des muscles au milieu desquels les veines cheminent et qui compriment celles-ci quand ils travaillent. C'est encore l'aspiration constante, rythmée, que provoque dans les grosses veines de la poitrine (et par contre-coup dans les petites qui s'y déversent) l'inspiration. Pour que les varices se produisent, il suffit qu'en un point quelconque tout ce bel appareil, si bien équilibré, fléchisse. Du coup, l'insuffisance d'un des éléments du système retiendra immédiatement sur les autres et la catastrophe se déclenche.

Imaginons, par exemple, que les parois des veines présentent à la pression que la colonne

sanguine exerce sur elles une résistance affaiblie. Le vaisseau va se dilater, les valvules s'écartent les unes des autres, le barrage cède, la pesanteur reprendra sa suprématie et l'impulsion première sera incapable de la vaincre; d'où stase et élargissement. Que ce soient les valvules elles-mêmes qui se montrent inférieures à leur tâche, le résultat sera le même. Que les muscles ne soient jamais mis à contribution, que la circulation sanguine dans le thorax soit entravée, et les conditions accessoires ne joueront plus. Cela se fera sentir jusqu'aux confins du système. Ainsi le moindre embarras de voitures crée-t-il au loin des embouteillages.

Ces conditions défavorables peuvent parfaitement se produire sans que le sujet y soit pour rien. Nous naissons avec des tissus qui n'ont pas toujours la solidité requise, et notre étoffe veineuse, comme dit Lauby, peut n'être pas de bonne qualité. Nous possédons parfois, dans le jeune âge, des valvules qui ne demandent qu'à se laisser forcer. On ne s'en apercevra que plus tard, à l'âge où toutes les résistances commencent à fléchir, pour quelques-uns après la quarantaine. « Cette ligne fatale, dit un peu naïvement Barbey d'Aureville, qu'une fois passée on ne repasse plus sur les mers de la vie ». Pour le plus grand nombre, heureusement, c'est moins tôt.

Toutefois, ce n'est pas toujours l'âge qui sonne le déclin des réactions indispensables contre les puissances mauvaises. L'insuffisance des glandes à sécrétion interne, ces petits organes jadis dédaignés, aujourd'hui promus à la dignité d'appareils de premier plan, est ici souvent inévitable. Jointes au système nerveux sympathique avec lequel elles fonctionnent à l'unisson, elles influent fortement sur la tonicité des parois veineuses. Aussi les varices apparaissent-elles de préférence ou bien à l'âge où ces glandes entrent dans leur période de décroissance ou, au contraire, à l'époque où elles doivent exalter leur action, la puberté venue, pour contribuer à l'évolution normale de l'être. On les voit parfois, à ce moment, manquer à leur mission. La conséquence, dans les deux cas, est identique.

Et puis il y a d'autres raisons qui, dépendant de l'individu lui-même ou de son genre de vie, si elles ne créent pas les varices, les aident à venir. Lorsqu'une personne exerce un métier qui la force à demeurer debout des heures entières, et cela sans faire fonctionner activement les muscles de ses jambes, il est évident que l'action de la pesanteur se fait inévitablement, à la longue, sentir. Si robuste que soit le barrage valvulaire, il n'est pas toujours capable de résister indéfiniment, et un jour vient où, plus ou moins complètement, il cède.

Autre cas, bien mis en valeur par Joly : un

homme fait du sport pendant longtemps. Ses muscles se sont fortement développés; la loi de l'évolution fait que ses veines ont suivi le mouvement, augmenté leur calibre pour aller de pair avec les muscles dont elles recueillent le sang. Plus tard, abandon compiet du sport. Les muscles ne fonctionnent plus avec la même intensité, leur circulation s'amoindrit, mais les veines demeurent amples, trop grosses pour le travail qu'elles ont à accomplir. La colonne sanguine qu'elles contiennent se fait trop lourde pour des membres inertes et la pesanteur là encore s'exagère.

Combien d'autres causes déterminantes, adjuvantes si l'on veut, pourrait-on indiquer? Tout obstacle au retour normal du sang étant un motif d'apparition des varices, la grossesse, les tumeurs du petit bassin, fibromes ou autres, ou de la région rénale, en comprimant les gros troncs veineux ou viennent abouir les veines du membre inférieur, détermineront les mêmes effets. A un degré moindre, les maladies congestives, qu'elles intéressent le foie, le poulmon, du moment qu'elles favorisent la stase sanguine en un point du corps, créent encore l'obstacle néfaste. Veut-on des raisons moins impressionnantes, plus communes? La sédentarité, qui laisse les muscles inactifs, le port de jarretières qui compriment les veines superficielles, tout cela peut déterminer l'apparition des dilatations variqueuses.

Il faut y joindre les infections de toute nature, pneumonie, fièvre typhoïde, scarlatine, qui déterminent trop facilement des altérations de parois veineuses comme elles provoquent des modifications de tant de tissus et d'appareils. La goutte l'alcoolisme ne seraient-ils pas capables de méfaits du même ordre? Quelques-uns le soutiennent qui n'ont sans doute pas tort.

27B-166-2

Quelle qu'en soit l'origine, voici nos varices constituées. Que va-t-on faire? Il est loisible de se demander d'abord si l'on n'aurait pas pu les éviter. Dans certains cas, c'est admissible. Puisque le défaut d'exercice des jambes peut contribuer à les faire naître, ainsi que certaines erreurs hygiéniques, il est évident que la marche, l'action sont indiquées et aussi l'abandon des liens constricteurs, des jarretières, sans compter, mesdames, ceint des hauts talons, si peu favorables à la circulation des jambes. On conseille de même un régime alimentaire convenable, une hygiène générale et Dieu règle, une vie normalement établie. Tout cela, c'est une sorte de « tartre à la crème », une ordonnance qui peut être de mise dans la prescription contre une foule de maux. Acceptons-la sans lui attribuer trop de valeur.

Venons-en donc à la cure proprement dite. Que comprendra-t-elle?

Des médicaments? Bien peu. Des extraits de glandes à sécrétions internes, quand on sera assuré que leur défaillance est en jeu, d'ac-cord; des favorisants de la circulation veineuse, comme l'hamamélis, le marron d'Inde, soit. Tout cela sera utile, mais à lui seul bien insuffisant.

Nous en arrivons ainsi au remède universellement connu : le bas à varices. Certes il est digne d'être mis en première ligne. On en fait aujourd'hui de charmants, tissu et couleur sont tellement perfectionnés que le bas du bandagiste devient quasi invisible, n'accroît guère le volume de la jolie jambe, gagnée de soie par-dessus lui, recrée la ligne, la fameuse ligne que détruisait la saillie des paquets de veines dilatées. L'essayer, c'est l'adopter. Cependant, le bas n'est suffisant que pour les varices légères, peu marquées, lorsque l'insuffisance valvulaire n'est que peu accentuée. Plus tard ou dans les cas plus graves, il faudra lui adjoindre autre chose si l'on veut guérir, ou du moins cesser de souffrir.

En avant donc les grands moyens. L'ultima ratio, en ce chapitre comme en tant d'autres, c'est la chirurgie. Quand elle voit ses grands couteaux, c'est pour proposer une solution, qu'elle estime radicale, du problème. Ici, elle offre, tout simplement, de supprimer les veines fâcheusement émancipées depuis la cheville, au besoin, jusqu'à l'aîne. Il est évident qu'ainsi toute anomalie a disparu. Toutefois il faut bien compter sur une cicatrice dont on devine la longueur. Au point de vue esthétique, on pouvait rêver mieux. Quant à la circulation, elle se rétablit par les veines profondes, et de ce côté rien à redouter.

Parfois la chirurgie se fait moins impressionnante. Elle se contente d'exciser des ligatures au bon endroit sur les troncs les plus atteints. De ce fait, comme la voie est barrée, le retour du sang en arrière n'est menacé plus et il n'y a plus de colonne sanguine qui appuie sur les segments situés en amont. Opération, évidemment, beaucoup moins sérieuse que la précédente, mais qui est à peu près abandonnée.

Cependant les médecins, qui ne se voient qu'avec peine dépouillés d'un traitement au profit de leurs frères les chirurgiens, se sont ingéniérés à leur reprendre celui-ci. Ils ont donc réédité une vieille méthode de cure qui avait eu jadis peu de succès, et ils l'ont perfectionnée de telle sorte qu'elle a tenu la plupart des suffrages sous le nom de méthode scléro-sante. Nous la devons surtout à un bon clinicien, mort prématurément il y a dix ans, et dont on a inauguré, il y a quelques semaines, le médaillon à l'hôpital Necker, le docteur Sicard. Sa sollicitude pour ceux qui souffrent lui avait valu le beau nom de « médecin de la dou-

leur ». Il s'est donc attaché à ce problème et a réussi à déterminer dans les veines variqueuses une irritation qui se traduit par une oblitération du vaisseau. Ainsi réalise-t-on chimiquement, sans opération, la ligature dont nous parlions tout à l'heure. Au perchlorure de fer, à l'acide phénique, trop caustiques, qu'employaient les premiers promoteurs de cette méthode, il a substitué avec bonheur des solutions moins offensives, mais actives néanmoins, de salicylate de soude. Celles-ci sont introduites dans les veines, au lieu de choix, par simple injection à la seringue. Et le tout se passe sans que le sujet ressente d'autre douleur que la piqûre de l'aiguille, avec parfois quelques crampes un peu après.

Le procédé est-il aussi anodin, aussi définitif qu'on veut bien le dire? Du premier point de vue, on n'a guère signalé que des accidents rarissimes et la plupart du temps sans importance; du second, quelques bons esprits demandent qu'on attende l'épreuve du temps pour se prononcer. Pour l'instant, il semble bien que ce soit là une conquête thérapeutique de grande valeur, à la condition qu'on la contienne entre certaines limites, qu'on la réserve, par exemple, au cas où la varice est bien isolée. Les grands paquets veineux ne procurent guère de résultats satisfaisants. En outre, il y a des cas où la méthode n'est pas applicable. Chez les sujets qui ont souffert jadis de phlébites, il faut la laisser de côté, parce que leurs dilatations ne sont souvent qu'une réaction naturelle qui tend à intensifier la circulation dans certaines veines, les autres ayant été bouchées par l'inflammation antérieure; chez les malades dont le système cardiaque est tant soit peu touché, même abstention; lorsque les varices sont infectées, on agit de même ou plutôt on s'abstient d'agir. Enfin il est bien évident que quand les varices sont dues à un obstacle gênant le retour du sang, ce qu'il faut avant tout, c'est lever cet obstacle, car s'il persiste, on ne fera qu'une besogne inutile.

Ces objections posées, il n'est pas douteux que la méthode sclérosante constitue actuellement le fin du fin en matière de cure des varices. Mais ces objections mêmes et la diversité que nous avons rencontrée dans les causes de cette infirmité, souvent, au demeurant, très tolérable, démontrent une fois de plus combien il est vain de rêver un traitement unique pour une affection donnée. Entre tous les procédés, les remèdes, les interventions que nous avons passés en revue, le choix est parfois difficile et ne peut être dicté que par un examen très attentif et très minutieux du sujet atteint. Ai-je besoin d'ajouter, en guise de corollaire, que ce n'est pas lui-même qui est capable de le faire?

Docteur HENRI BOUQUET.



FEBRUARY 8, 1911.

ment of their vacant lands, and for long they looked hopefully to the islands. Had the Liberals possessed the necessary imagination and breadth of mind, the commercial union of the Empire would by now have been accomplished. Instead, they rejected with scorn the overtures of the Dominions, and sought by every art of misrepresentation to prejudice their countrymen against Mr. CHAMBERLAIN'S policy. The Canadian people had waited seventeen years. They could not wait for ever. No final answer was given to the advances of the United States until the last General Election was decided. When it was seen that the Liberal Ministry would remain in office the Canadian Government was found, in the interests of the Dominion, to consider the offer of Reciprocity. The United States held out most favourable terms. Her statesmen, wiser and more far-seeing than the English politicians, know well that extended commercial relations will bring the two countries closer together, that once a start is made the currents of trade will flow North and South in an ever-increasing volume, and that economic solidarity will make for political union, and so for the realisation of the Continental ambitions of the United States. It is true that the proposed Reciprocity scheme does not yet destroy, though it impairs, the British Preference in Canada, and that there is still time by a bold application of the policy of Imperial Preference to counteract the tendencies which would draw the Dominion closer to the United States and away from the Mother Country. Unionists may still avert the danger to Imperial Union. Will they try?

Europe. According to that should be directed all the secondary and tertiary lines of policy. Meantime it may be permissible for us to echo the expressions of regret uttered in Parliament for the absence of Sir EDWARD GREY from the debate and for the sad event by which it was occasioned.

Though the debate on the Address is always a muster and review of the party forces in Parliament, there is usually a non-partisan and national element in the speeches. The Marquis of LANSDOWNE in the House of Lords on Monday touched briefly on two matters of British policy in regard to which, though he was speaking as Leader of the Opposition, he expressed feelings widely shared in this country. First of all he alluded to the condition of Macedonia, and reminded the House that according to a statement made in the Turkish Parliament the action of the present Turkish Government in Macedonia must be as bad as, if not worse than, that of the Government of ABDUL HAMID. That statement was to the effect that during the recent so-called military operations for the disarming of the population in the three districts of Salonika, Monastir, and Uskub, which together compose the province, four thousand persons were maltreated—that is, beaten—of whom sixty-one were permanently disabled and eleven beaten to death. The sympathy which has been given to the Young Turks in Great Britain has been due in the main to the belief in their manliness and honesty and in part also to their having revived the Constitution. But the action of the present Turkish Government in Macedonia belies the character attributed to the Young Turks, and proves that, so far as Macedonia is concerned, there is no Constitution. The document so-called treats the population of Turkey as Ottoman subjects. It professes to make an end of the political distinction between religions. The action of the Government in Macedonia, and elsewhere as will presently be shown, is part of an endeavour to secure the ascendancy of one class of Ottoman subjects over another. The object is to put back the *rayah* into their traditional position of subjection to their Turkish neighbours, Moslems of the same race as themselves. The question raised in Western minds by this action of the Turkish Government, its troops and their officers, is most serious. Apparently the Young Turks are aiming not at the reign of law in Macedonia, not even at the restoration of good administration, but at the terrorisation of that part of the native population which has never embraced Islam. The Young Turks have made no attempt to clear themselves of responsibility for the massacre at Adrianople. It is their good fortune that the history of that heinous crime is little known in Western Europe. But the facts are on record. Lord LANSDOWNE'S few words on Monday will serve as a hint to the Turkish Government and the Young Turks of the feelings with which these matters are regarded in Great Britain, for this is a subject as to which there is no division of feeling between British parties. That Turkish action in Albania has been no better than in Macedonia is rendered probable by the substance of a telegram from our well-informed Rome Correspondent, who says that some of the chiefs of Northern Albania have offered to place themselves under the suzerainty of the KING of MONTENEGRO. That means that they have received at the hands of the Turkish Government treatment which they feel to be intolerable. The offer, of course, has not been accepted. But it is a significant symptom.

The point which it is desired that the statesmen of Turkey should grasp is that British policy is necessarily to a great extent influenced by the sympathies of the people of Great Britain, which are influenced by conceptions of right and wrong and not merely by considerations of interest. The British belief is that all human beings ought to have secured to them such a minimum of legal rights as may in practice guarantee the inviolability of their persons and property so long as they obey the law of their country justly administered. A Government which fails to



the province, four thousand persons were maltreated—that is, beaten—of whom sixty-one were permanently disabled and eleven beaten to death. The sympathy which has been given to the Young Turks in Great Britain has been due in the main to the belief in their manliness and honesty and in part also to their having revived the Constitution. But the action of the present Turkish Government in Macedonia belies the character attributed to the Young Turks, and proves that, so far as Macedonia is concerned, there is no Constitution. The document so-called treats the population of Turkey as Ottoman subjects. It professes to make an end of the political distinction between religions. The action of the Government in Macedonia, and elsewhere as will presently be shown, is part of an endeavour to secure the ascendancy of one class of Ottoman subjects over another. The object is to put back the *rayah* into their traditional position of subjection to their Turkish neighbours, Moslems of the same race as themselves. The question raised in Western minds by this action of the Turkish Government, its troops and their officers, is most serious. Apparently the Young Turks are aiming not at the reign of law in Macedonia, not even at the restoration of good administration, but at the terrorisation of that part of the native population which has never embraced Islam. The Young Turks have made no attempt to clear themselves of responsibility for the massacre at Adrianople. It is their good fortune that the history of that monstrous crime is little known in Western Europe. But the facts are on record. Lord LANSDOWNE's few words on Monday will serve as a hint to the Turkish Government and the Young Turks of the feelings with which these matters are regarded in Great Britain, for this is a subject as to which there is no division of feeling between British parties. That Turkish action in Albania has been no better than in Macedonia is rendered probable by the substance of a telegram from our well-informed Rome Correspondent, who says that some of the chiefs of Northern Albania have offered to place themselves under the suzerainty of the KING of MONTENEGRO. That means that they have received at the hands of the Turkish Government treatment which they feel to be intolerable. The offer, of course, has not been accepted. But it is a significant symptom.

The point which it is desired that the statesmen of Turkey should grasp is that British policy is necessarily to a great extent influenced by the sympathies of the people of Great Britain, which are influenced by conceptions of right and wrong and not merely by considerations of interest. The British belief is that all human beings ought to have secured to them such a minimum of legal rights as may in practice guarantee the inviolability of their persons and property so long as they obey the law of their country justly administered. A Government which fails to provide this minimum to all its subjects irrespective of race and religion is in British eyes not a civilised Government. No British statesman of either party can in practice neglect this British feeling. The leaders of both parties have since the proclamation of the Constitution in Turkey been most anxious to further the welfare of the Turkish Empire, and that desire continues. But if events should happen such as would revive in Great Britain the idea of Turkish Government such as was even in Turkey and by the Turks associated with the late *régime*, British statesmen of whatever party would be compelled to reconsider their relations with Turkey and to confine their policy to the safeguarding the rights of British subjects in the Ottoman Empire. Most assuredly the wish of Sir EDWARD GREY and of Lord LANSDOWNE is that there should be no change in the attitude which Great Britain has adopted towards the Turkish Government since the beginning of the new *régime*. But it might become necessary for a British Government to consider whether it ought not to reduce to a minimum its political interest in a country administered on a system irreconcilable with European ideas of order and justice.

Lord LANSDOWNE also referred to British policy in Persia. There the position is that there has long been such insecurity in the Southern provinces as to render precarious the trade, which is largely in British hands. Some three months ago the British Government intimated to that of Persia that if it was found impracticable to maintain public security in those provinces proposals would be made for the organisation of a gendarmerie under Indian officers. More recently the British Government has received information that the disorder has somewhat diminished, and expressed its willingness to wait a little longer. Lord LANSDOWNE's comment on this is that he hopes that unless substantial amelioration takes place before long the British Government will not hesitate to proceed with the measures which it has foreshadowed. On the other hand, in the House of Commons Mr. PICKERSGILL, a supporter of the Government, suggested the very opposite policy, that of letting Persia alone as much as possible. The comment upon both suggestions which seems to arise out of the present relations between the Powers of Europe is that the course to be taken should depend upon the Government's estimate of its power to follow up that course, and to continue in it irrespective of possible changes in the relations subsisting in Europe. It is impossible to have a consistent policy in regard to Persia except as portion of a general policy in which are embraced British relations with all the Powers. The determining line is that adopted in



## Obituary.

### PROFESSOR BROWNE.

#### A GREAT ORIENTAL SCHOLAR.

We regret to announce that Professor E. G. Browne, Sir Thomas Adams Professor of Arabic at Cambridge and Fellow and President of Pembroke College, died yesterday at his residence at Cambridge in his 64th year.

Edward Granville Browne, son of the late Sir Benjamin F. Browne, who belonged to the great firm of Hawthorn, Leslie, and Co., engineers and ship-builders, at Newcastle-on-Tyne, was born on February 7, 1862. His school days were spent at Glenalmond and at Eton; of his experience he wrote many years afterwards:—

"The most wretched day of my life, except the day when I left college, was the day I went to school. During the earlier portion of my school life I believe that I nearly fathomed the possibilities of human misery and despair. Learned then (what I am thankful to say I have unlearned since) to be a pessimist, a misanthrope, and a cynic; and I have learned since, what I did not understand then, that to know by rote a quantity of grammatical rules is in itself not much more useful than to know how often each letter of the alphabet occurs in 'Paradise Lost,' or how many separate stones went to the building of the Great Pyramid ('A Year amongst the

*Doorsiam*, page 77.

In 1879 he entered Pembroke College, Cambridge. During the next few years he was a student of medicine. But his main interest was in Oriental languages, and in 1884 he was placed in the first class of the Indian Languages Tripos, which included Persian. On leaving Cambridge he continued his medical studies for a while at St. Bartholomew's Hospital, but never practised as a doctor, though he qualified as M.B., M.R.C.S. In 1887 he was elected to a fellowship at Pembroke College, whereby he was enabled to carry out his long-cherished desire of visiting Persia. Of the year which he spent in that country he published a most fascinating account in 1893. In 1888 he was appointed Lecturer in Persian at Cambridge, and held that post till 1902, when he succeeded Charles Riou as Sir Thomas Adams Professor of Arabic. He became a Fellow of the British Academy in 1903, and a Fellow of the Royal College of Physicians in 1911. In 1906 he married a daughter of the late F. H. Blackburne Daniell, of Trinity College, Cambridge; she died last year, leaving two sons.

His published works are extremely numerous and range over a great variety of subjects. Philology, in the technical sense, never attracted him, but he was always passionately devoted to the study of literature and history, in particular the history of Oriental religions. His great book on Persian literature, in four volumes, of which the first appeared in 1902 and the last in 1924, is an amazing monument of erudition and accurate scholarship; it is also eminently readable, and contains many excellent renderings of Oriental poetry into English verse. No other work on the subject, English or Continental, can be even compared with it. His contributions to historical science include a translation (published in 1899, revised edition 1921) of the book entitled 'Chahâr Maqâla' ('Four Discourses'), composed in the 12th century A.D. by Nizâmi of Samarqand, who is not to be confounded with the well-known poet Nizâmi; this work is specially valuable as containing the only contemporary account of Umar Khayyâm and the oldest known account of Firdawsî.

Browne also published abridged translations of the 'History of Tabaristan,' by Ibn Isfandiyâr, and of the 'Ta'rikh-i-Guzida' ('Select History'), by Hamdu'llah Mustawfi. His edition of the 'Memoirs of the Poets,' by Dawlatshâh (15th century) appeared in 1901, and a few years later he collaborated with his friend Mirzâ Muhammad of Qazvin in editing a work on the same subject by Muhammad Awfi (13th century). The events which have taken place in Persia during our own time were followed by him with intense interest, as appears from his 'Short Account of Recent Events in Persia' (1909), his 'Persian Revolution' (1910), and his 'Press and Poetry in Modern Persia' (1914). Nor can we wonder that his whole-hearted sympathy with the Persian reformers and his abhorrence of the policy of Russia in the East led him to condemn, in the strongest terms, those British statesmen who were prepared to purchase the friendship of Russia at any price.

But the subject which he made peculiarly his own was one which has hitherto attracted much less attention than it deserves—the history and literature of Bâbism. The founder of this singular religion, Mirzâ 'Alî Muhammad of Shirâz, surnamed the Bâb, died as a martyr in 1850, and as some of his personal disciples were still alive when Browne visited the East, it was possible to obtain direct evidence as to the origin of the movement. But the investigation demanded great skill and patience. The fierce persecutions which the Bâbis had undergone rendered

succes  
by hi  
the ut  
The  
tery,

Mr  
of  
Tem  
resid  
82nd  
the  
mov  
ent

Jol

a a

we

in

wi

at

fo

w

W

u

t

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l

l



1884 he was placed in the first class of the Indian Languages Tripos, which included Persian. On leaving Cambridge he continued his medical studies for a while at St. Bartholomew's Hospital, but never practised as a doctor, though he qualified as M.B., M.R.C.S. In 1887 he was elected to a fellowship at Pembroke College, whereby he was enabled to carry out his long-cherished desire of visiting Persia. Of the year which he spent in that country he published a most fascinating account in 1893. In 1888 he was appointed Lecturer in Persian at Cambridge, and held that post till 1902, when he succeeded Charles Rieu as Sir Thomas Adams Professor of Arabic. He became a Fellow of the British Academy in 1903, and a Fellow of the Royal College of Physicians in 1911. In 1906 he married a daughter of the late F. H. Blackburne Daniell, of Trinity College, Cambridge; she died last year, leaving two sons.

His published works are extremely numerous and range over a great variety of subjects. Philology, in the technical sense, never attracted him, but he was always passionately devoted to the study of literature and history, in particular the history of Oriental religions. His great book on Persian literature, in four volumes, of which the first appeared in 1902 and the last in 1924, is an amazing monument of erudition and accurate scholarship; it is also eminently readable, and contains many excellent renderings of Oriental poetry into English verse. No other work on the subject, English or Continental, can be even compared with it. His contributions to historical science include a translation (published in 1899, revised edition 1921) of the book entitled "Chahár Maqála" ("Four Discourses"), composed in the 12th century A.D. by Nizámi of Samarqand, who is not to be confounded with the well-known poet Nizámi; this work is specially valuable as containing "the only contemporary account of Umar Khayyám and the oldest known account of Firdawsi."

Browne also published abridged translations of the "History of Tabaristán," by Ibn Isfandi-yár, and of the Ta'rikh-i-Guzida ("Select History"), by Hamdu'lláh Mustawfi. His edition of the "Memoirs of the Poets," by Dawlatsháh (15th century) appeared in 1901, and a few years later he collaborated with his friend Mirzá Muhammad of Qazwin in editing a work on the same subject by Muhammad 'Awfi (13th century). The events which have taken place in Persia during our own time were followed by him with intense interest, as appears from his "Short Account of Recent Events in Persia" (1909), his "Persian Revolution" (1910), and his "Press and Poetry in Modern Persia" (1914). Nor can we wonder that his whole-hearted sympathy with the Persian reformers and his abhorrence of the policy of Russia in the East led him to condemn, in the strongest terms, those British statesmen who were prepared to purchase the friendship of Russia at any price.

But the subject which he made peculiarly his own was one which has hitherto attracted much less attention than it deserves—the history and literature of Bábism. The founder of this singular religion, Mirzá 'Alí Muhammad of Shiráz, surnamed the Báb, died as a martyr in 1850, and as some of his personal disciples were still alive when Browne visited the East, it was possible to obtain direct evidence as to the origin of the movement. But the investigation demanded great skill and patience. The fierce persecutions which the Bábís had undergone rendered them very unwilling to disclose their real opinions; moreover, the Bábí community, soon after the death of their founder, had been split into two factions, and each faction naturally regarded with suspicion anyone who was supposed to be in communication with their rivals. All these difficulties Browne determined to surmount, and it may be doubted whether anyone has ever enriched the science of religious psychology with so much interesting and trustworthy material. Whatever we may think of the Bábí doctrines—and to most Europeans they must appear altogether fantastic—it is evident that the process whereby they have spread in the East and the intense devotion which they have inspired are of great historical importance, not merely on their own account, but especially as throwing light upon the dissemination of other religions. Thus, as Browne remarks:—

The phenomena actually presented by Bábism are often such as one would not *prima facie* expect. In spite of the official denial of the necessity, importance or evidential value of miracles in the ordinary sense, numerous miracles are recorded in Bábí histories like the *Nuqtatu'l-Káfi* and the *Ta'rikh-i-Jadíd*, and many more are related by adherents of the Báb. The most extraordinary diversity of opinion exists as to doctrines which one would be inclined to regard as fundamental, such as those connected with the future life. A similar diversity of opinion prevails as to the authorship of various Bábí books and poems, though the beginnings of Bábí literature only go back to 1844 or 1845 ("Materials for the Study of the Bábí Religion," p. xxiii.).

It is impossible here to give a list of Browne's writings on Bábism and of the Bábí works which he edited or translated. In addition to the treatise quoted above, those who are interested in the subject may consult his article, "Báb, Babis," in the second volume of Hastings's "Encyclopædia of Religion and Ethics." Among his other publications, the "Catalogue of the Persian Manuscripts in the Library of the University of Cambridge" (1896), the "Hand-list of Muhammadan Manuscripts" (1900), the "Supplement" to the same (1922), and his lectures on "Arabian Medicine" (1921) deserve special mention. As a teacher of Arabic and Persian in the University he achieved extraordinary



PREVENTION OF WAR

Mr. W. T. Stead at the Town Hall.

Starvation the Peacemaker.

Councillor J. Mansfield, J.P., presided over a largely attended meeting, which was addressed by Mr. W. T. Stead, in Northampton Town Hall on Monday night. It was organised by the Free Church Council, and the subject of Mr. Stead's address was "The Prevention of War."

"I feel that things are not as they should be," said the Chairman, speaking of the present state of foreign affairs and methods of diplomacy. "You know, I have large interests in France and in other countries. Yes, I have no voice in the direction of our foreign policy. What power have our representatives in the House of Commons? They are not and cannot direct our foreign policy." (Hear, hear.) The Chairman read the following letters which he had received from the Borough Members.

From the Borough Members.

Mr. McCurdy wrote:— I am glad that Mr. Stead is going to address the electors of Northampton on the important question of the foreign policy of this country. No one is more competent for the task than Mr. Stead.

I cannot refrain from saying that the conduct of the foreign policy in this country, under Liberal and Conservative Governments alike, during the past few years fills me with misgiving. The interests of this country are being sacrificed to one word, "Peace," and there can be no real justification for the distrust which is unhappily growing up between our representatives and the representatives of the German people.

I believe that if the Parliamentary representatives of both countries were more fully informed of the negotiations between the diplomats of the two countries that we should not be subject to the periodic scares which have been of such frequent occurrence in recent years.

If, as I believe, we have no aggressive designs upon any people, there can be no reason why our policy should not be openly proclaimed and openly discussed.

I hope you will have a very successful meeting.

Yours faithfully, CHARLES A. MOURDY.

Mr. Lee Smith's letter was:—

I am glad to hear from you that Mr. Stead is coming to Northampton to speak. The one department of public affairs in which Democracy has succeeded in making its influence felt least in this country is the Foreign Office.

The influence of the people upon the foreign policy is actually less than it used to be a generation ago. In the times of Gladstone and Bright, most of the great speeches on the popular platform in the country were often fought upon the subject. There has been a great decline in public opinion between those days and our own. Most of the other great Parliaments of the world have a special machinery by which the influence of the representatives of the people can be brought to bear upon the foreign policy.

In the case of our own Parliament no such power exists. I do not think we shall make any advance until we make a provision by which the House of Commons can maintain a continuous oversight on foreign affairs. At the same time I am bound to say that I think the fault is mainly with the public themselves. We are winning for the democracy the control of the national affairs, but it is entirely dependent upon the amount of interest which the democracy takes in them. To whatever country you turn you find that, however perfect the machinery of self-government may be, if the people themselves are apathetic, affairs will be managed for them over their heads.

Take the same machinery in the present instance that was taken in the time of Gladstone and Bright, and this is one of the reasons for the loss of influence. It is for this reason that I specially welcome the mission undertaken by Mr. Stead, and I hope that the Liberals of Northampton will give him a welcome worthy of the man.

Yours sincerely, H. B. LEE SMITH.

The Rev. Morrison Cumming moved, and Mr. James Jackson seconded the resolution.

That this meeting believes that the present anomalous way being waged by Italy upon Tripoli might have been prevented by an international Court; and that the moral judgment of mankind and the peace of Europe demand the reference of all national differences to an International Tribunal such as the Hague Conventions provide.

An Optimist.

Mr. W. T. Stead was warmly received on rising to support the resolution. "Although we meet in somewhat gloomy times," he said "as regards the state of politics in Europe, yet I do not despair to approach the subject in a spirit of despair, but in a spirit of hope. I am 62 years of age, and I am yet an optimist, far more so than when I was 28 years old. If there is one thing of which I am convinced it is that pessimism is always wrong. So I approach this subject not in a spirit of despondency, but in a spirit of hope, and I want to tell you that we have good reason to take courage. I remember Cardinal Manning saying to me, 'Do not be despondent if things seem to be going wrong. Sometimes it seems as if we were working away and making no progress at all. I always compare the Church to passengers at sea, who day after day see only stormy waters, but who are nevertheless nearing port. So it is with the good causes of the world, especially so with the cause of international peace.'

"We are here to discuss the prevention of war, but no one must imagine I am going to approach the subject from a sentimental point of view. I have been described as the most militant man of Peace on the platform. (Laughter.) I want to point out a way to obtain peace. It is no good crying, 'Peace, peace,' when there is no peace, and doing nothing to obtain it."

Mr. Stead asked what would happen in Northampton if all law were abolished, if there were no Town Council, no magistrates, no police courts. Every man would be a law unto himself. No doubt the great majority of the people would be quite willing to live in peace in such a time. But there would still be Bill Sikes, and as long as he was there would be that there would be a boom in revolvers and other instruments for last-slashing citizens. In England, there would be the town would have a revolver, though of course he would be very loath to use it. What would happen in Northampton in such a case is happening in the world at large. The problem would be similar to the present problem of international peace.

The world is progressing towards international peace, Mr. Stead argued. "Such a state is justified by history. In the earliest periods every man was a law unto himself. He had a right, if he met his neighbour, to kill him, and in the earliest periods he used to eat him as well. (Laughter.) You will admit that at least we have made some progress. (Laughter.) The steps are clearly marked. Then we had men in one locality combining together for self protection against another locality. From the right of private war, we advanced to tribal or clan war, in which men were always ready to fight men of their own clan, but men of other clans. A further development was that of provinces and small nationhoods. In England, we had the feudal system, with each baron ready to engage in war with another baron. From that came the smaller States as England and Scotland, each of whom had the right to wage war with each other and frequently did so. Why, that state of things has almost lasted in Europe down to the present day. Not so very long ago the various States which composed the German Empire had the right to wage war on one another. It is the present day only 45 Governments have the right to declare war on each other. At one time every human being had that right. Now only 45 Governments have, by international law, the right to take human lives as a means of settling disputes. How many people in Europe have the right to declare war? Seven or eight. Of those, three are bound together in a triple alliance, and three in a triple entente. None of these can go to war without involving others."

The Policeman for the Soldier.

"This you see we have achieved progress. Peace will never be achieved by voluntary disarmament—never. Never has peace been achieved in that way, but only by organisation of forces that would enforce certain principles agreed of by mankind. The forces of law have been organised so that men have been compelled to obey. The constable has taken the place of the soldier. The constable acts according to the law, and enforces secure observance of the law. Do you think the robber barons would have voluntarily disarmed themselves because of the preaching of high principles? Our strong-handed English kings send their justices over the land to enforce justice. The gallows has been the great instrument in the advance of civilisation. (Laughter.) I hope I have convinced you I am not a sentimentalist." (Laughter.)

Mr. Stead argued that the only way of securing international peace was by the same methods that peace between individuals and peace between tribes and small states had been secured. Finally, he believed that an international army and navy would be brought into being to enforce international law, but in the meantime the only method was along the lines of the Hague Tribunal.

Tripoli and Morocco.

Mr. Stead spoke for some time on the war between Italy and Turkey, the Morocco affair, and the part England has taken, or rather not taken, in the international events of this year. Italy made war on Turkey in contravention of the treaties. By the treaty of Paris, "the public law of Europe," as it had been called, no Power was to declare war on Turkey without having first consulted the other signatories of the treaty, which Italy was not to do. That was the old Power, and precise. But Italy consulted the other Powers. Like a bolt from the summer sky, Italy launched her ultimatum against Turkey, and within 24 hours declared war. "What did we do as the signatories to that treaty, do? I must say, although I am one of Sir Edward Grey's friends, and have always been a supporter of the Government of which he is a member, I think he has failed in his duty. He might at least have reminded Italy her treaty obligation and have tested against her action. (Appliances.) Italy, too, had broken the agreement signed at the Hague Conference by which every Power pledged itself to first submit any disputes to arbitration. There were exceptions to that, for it was laid down that this need not be done in disputes which affected vital interests or national honour—loopholes for escape. But Sir Edward Grey did not remind Italy of that pledge. He failed in his duty. Italy also broke the obligations imposed on her by the treaty of 1871, by which all parts of the Turkish Empire were secured to her. Italy had proclaimed the annexation of Tripoli in spite of that treaty. All Sir Edward Grey did to say England had declared its neutrality. What would a householder say to a policeman who saw a burglar enter his house, did nothing, and only remarked that he was preserving neutrality between them?"

In the Morocco dispute France had by advancing to Fez brooked the treaty of Algiers. Yet England took no steps to enforce the observance of that treaty. Sir E. Grey was afraid of offending France and driving her into the arms of Germany. He did not believe that had Gladstone or Salisbury been in power, these treaties would have been allowed to burn upon the hearth. England had failed in her duty in silently permitting this setting aside of the most sacred treaty obligation.

Starvation the Peacemaker.

"This year you have been threatened with wars the like of which civilisation has never seen. I have considerable doubt whether civilisation, as we know it, would emerge from such a war. In the old days, in the Wars of the Roses, 40,000 might be slain at Tewkesbury or Bosworth, and the life in England went on much the same. To-day you cannot realise the havoc of a European war. No complex life, so vast is our international commerce, so dependent are we on other countries for our food, that the governments of the great Powers will be able to look to the eyes of the god of war, with a blank face. It is starvation that is going to be the peacemaker of the world. We had this summer had a small dispute on the railway system. Over 50,000 men went on strike. On that Saturday, after only two days' strike the Home Office was besieged with telegrams from the Mayors and local authorities pleading with the Government to do something for the food supplies which would be entirely occupied by taking millions of soldiers to the frontier. The food supplies would be cut off. None would reach it from the front. In six weeks' war between England and Germany millions of people would be starving. There will be no war, Germany has not the money, and still greater consideration with her is that she would have no food to feed her millions. It is starvation that is the greatest guarantee of European peace."

Finally Mr. Stead urged the claims of the Hague Tribunal in the event of failure of direct negotiation. If the Hague Tribunal failed to enforce its decisions there was the method of boycott. China had wielded that weapon successfully against the United States and against Japan. Turkey had wielded it successfully against Austria. Persia was today warring against England and Russia. Let the Powers use that method against nations which refused to accept the findings of an international Tribunal. Nations were dependent upon each other. "We are all neighbours one with another, and that is the great hope. (Appliances.)"

Answering questions, Mr. Stead said he doubted the wisdom of making international treaties dependent upon a vote in the House of Commons. But for such a policy an arbitration treaty between England and America would have been in force many years ago.

The resolution having been passed unanimously, a vote of thanks to Mr. Stead and the Chairman was passed, on the motion of Mr. H. Brain, seconded by Mr. T. Purser. Mr. Stead, in reply, appealed for someone to make this question their own, and in time of need to express public opinion in Northampton so that those in power working for peace would know they had public opinion behind them.

Among those present at the meeting besides those mentioned above were: Mr. G. M. H. Bennett, Mr. D. P. Taylor, Mr. S. M. Fraser, Mr. Henry Cooper, Mr. W. W. Hadley, Mr. T. Purser, Mr. George Thompson, Mr. A. Stanbury, Mr. A. Clarke, Mr. F. Kirby, Mr. A. P. Hawtin, Mr. Plinton Harris, Mr. G. F. Kirby, Mr. Towers, Mr. G. T. Hartley, Mr. and Mrs. George Swain, Mr. G. H. Battle, Mr. B. Wiggins, Mr. B. Bradin, Mr. C. J. Day, Mr. Page-Smith, Mr. T. J. Callidine, Mr. A. Jones, Mr. Taffinder, Mr. J. P. Barrow, Mr. J. W. Beattie, Miss E. Lewis, Miss Beattie, Miss Swan, Miss Hadley, Mrs. Branch, Miss Parnell, Mrs. J. Kirby, Mrs. and Miss Cummins, Mrs. B. J. A. Ruxburgh, Rev. C. H. Robinson, Rev. G. W. Hancock, Rev. J. Guy, Rev. C. Noakes, and many others.

AFTER THE DRINK.

How a Workman was Robbed of 27s.

An extraordinary tale was told at Hingham Ferring Petty Sessions on Monday, when Edward Knight, a shoe operative, of Rimbsden, was accused by William Messers, 1 Godwin Street, East of dealing £1 7s. 5d. from him on December 15.

The prosecutor said that he and the prisoner were Messrs. Messers, 1 Godwin Street, East. They were paid on Friday. He made purchases to the amount of about 6s. in the town, and returned to his public-house, and proceeded to his home, where he had four pints of beer and some whisky. Both of them then went to Hingham by train, and the prisoner being to lose his senses on arrival, but remembered P.C. Powell coming to him and raising his money from his trousers.

John Gok, carrier, Hingham Ferring, said he watched the prosecutor and the prisoner along to Alderman Spang's house. The prosecutor was very drunk. Later, he, his son, and Mr. Clift went to the assistance of Powell. He saw the prisoner put his hand into the prosecutor's pocket, take something out and put it in his own. He heard the pocket rip. They afterwards carried the prosecutor into Alderman Spang's bar.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

NO

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.

The Court adjourned until Monday next, when the case will be resumed. The prisoner was committed to the Hingham House of Correction for 14 days, with hard labour.



TDV ISAM  
Kiriophanesi Arşivi  
102TB-486-6

ENING WORLD, TUESDAY, OCTOBER 23, 1928.

# Plan to End War-Those Who Start It Must Go Out and Fight in Front Line

## Model Law for All World Said to Be Sponsored by Col. House

GENEVA, Oct. 23 (U. P.)—Every  
ing, President and Member of Parli-  
ment responsible for future wars would  
be drafted and compelled to serve with  
snock troops or submarine crews by  
the terms of the newest plan sub-  
mitted to the League of Nations for  
abolition of warfare.

The author of the plan is Gen. Frits  
Holm, member of the Royal Yacht  
Club of Copenhagen.

Gen. Holm, in submitting his proj-  
ect, named Col. E. M. House, American  
statesman, as its first sponsor. He said  
he had received a note from Col. House  
to the effect that world wide adoption

of the Holm plan would put a definite  
end of all war.

The plan consists of a model law  
which is recommended for adoption by  
every nation of the world as a part of  
its national legislation. The proposed  
law provides that whenever a nation  
becomes involved in warfare of any  
nature the following measures shall be  
taken within ten hours after the out-  
break of hostilities:

1. On the principle that the govern-  
mental officials who have allowed their  
country to enter war are qualified no  
longer to fill their offices, the head of

the state, all of his blood relatives over  
sixteen, all male officials and all mem-  
bers of the Cabinet or Parliament who  
voted for the war shall be mobilized  
immediately.

They shall be assigned either to the  
shock troops in the infantry or to sub-  
marine crews and despatched immedi-  
ately to the front.

The same measures shall apply to all  
Bishops, prelates and ecclesiastics who  
failed to oppose the war.

2. All wives and daughters of the  
foregoing officials shall be mobilized  
as simple nurses or servants with the  
medical corps for service only at the  
front or as near the hostilities as pos-  
sible.

Both men and women, in the mean  
time, would be deprived of all rights  
of promotion or recompense for meri-  
torious service.

As a final guarantee the plan would  
be carried out successfully, it pro-  
vides for the creation of an armed  
body of 5,000 male voters, empowered  
to undertake by physical force the ex-  
ecution of the provisions.

# James McCreery & C

FIFTH AVENUE



# L'Homme Machine

La foule glisse, dense et régulière, à la manière d'une courroie. Soudain le couloir souterrain s'affaisse, l'escalier bâille, et tout au fond vrombit le métro.

Eh bien, remarquez ceci : la porte qui donne accès au quai est elle automatique, le flot humain qui la suit inexorable, capable de happer en ses mâchoires de fer le voyageur trop pressé, s'arrête, ne

Mais s'il s'agit d'un portillon fermé à la main, comme il est sinon avec le ciel, du moins avec les hommes, des accommodements, le flot court, se ralentit, repart et, agité de soubresauts, ne s'immobilise que devant la poigne plus énergique d'un agent.

Cette simple remarque, faite quotidiennement par l'observateur, illustre à la forte et naïve manière des images d'Epinal le fait psychologique suivant : la machine, création de l'homme, le domine, l'écrase et lui fait peur. La machine, fille dénaturée, n'entend pas la protestation angoissée de celui qui l'a mise au monde.

Grâce ! crie en vain le vieillard à l'auto trop rapide qui, brusquement devant lui, bloque l'espace. Grâce ! crie en vain l'ouvrier à la main fantômale d'un engrenage qui le happe dans l'ombre. Grâce ! supplie en vain le passager de l'air qui a à peine le temps de penser sa chute ! La machine domine l'homme qui se livre, avec des forces à peine connues, à un jeu dont nul ne peut prévoir l'issue.

Peut-être s'écarterait-il qu'il se défendit enfin, et que, surtout, dans le cerveau de quelques savants, ne s'élaborât pas, après la formule de la machine-homme celle de l'homme-machine dont j'entrevois les grandes lignes dans l'entrefilet suivant :

Pendant la guerre, en 1915, un officier hongrois, Paul Kern, fut grièvement blessé à la tête. La trépanation fut jugée indispensable. Les chirurgiens qui la pratiquèrent constatèrent qu'une balle s'était logée dans le cerveau. Ils réussirent à sauver le patient. Depuis, Paul Kern a perdu le sommeil, il ne dort plus et n'en éprouve aucune fatigue. Il se porte à merveille. Pendant quinze ans, il n'a pas dormi une heure. L'un des spécialistes qui l'ont examiné, le professeur F., a déclaré : « Il est probable que la balle qui a pénétré dans le cerveau de M. Kern y a supprimé un tout petit quelque chose tellement petit qu'il a échappé à l'examen. Or, si cet organe minuscule a été une fois supprimé par hasard sans le moindre dommage, c'est qu'on peut aussi l'abolir chez tous les hommes.

D'autres examens plus approfondis du phénomène suivis d'une série d'expériences sur des animaux doivent infailliblement amener la découverte de l'organe et le moyen de le supprimer.

Le mot infailliblement ferait sourire si le sujet n'était aussi grave. Ainsi donc le docte professeur va poursuivre sur des animaux une série d'expériences d'une cruauté inouïe, non pour améliorer le sort des hommes, ce qui serait une sorte d'excuse, mais pour l'empirer : pour leur permettre de ne plus dormir, de devenir par là des machines à plein rendement remontées par la science pour x années !

Ceci ne comble-t-il pas l'imagination d'un Wells, d'un Rosny, de ces géniaux explorateurs de l'âme, du passé et de l'avenir, dont le réel dépasse souvent les plus audacieuses spéculations ?

Quand donc la science aura-t-elle une morale, une esthétique, quand comprendra-t-elle qu'une force, quelle qu'elle soit, ne doit pas pousser ses tentacules dans toutes les directions, à l'aveugle, surtout quand elle vise la folie et la mort ?

L'homme moderne, persécuté par les énergies qu'il a libérées, n'est que trop devenu une machine à rendement à qui le temps de la réflexion n'est plus donné. Descartes eut son « poêle de Hollande ». Le penseur d'aujourd'hui oscille, pour le corps de l'auto à l'avion, du rapide au paquebot.



qui a à peine le temps de penser sa chute ! La machine domine l'homme qui se livre, avec des forces à peine connues, à un jeu dont nul ne peut prévoir l'issue.

RTB-686-7

Peut-être siérait-il qu'il se défendit enfin, et que, surtout, dans le cerveau de quelques savants, ne s'élaborât pas, après la formule de la machine-homme celle de l'homme-machine dont j'entrevois les grandes lignes dans l'entreffilet suivant :

Pendant la guerre, en 1915, un officier hongrois, Paul Kern, fut grièvement blessé à la tête. La trépanation fut jugée indispensable. Les chirurgiens qui la pratiquèrent constatèrent qu'une balle s'était logée dans le cerveau. Ils réussirent à sauver le patient. Depuis, Paul Kern a perdu le sommeil. Il ne dort plus et n'en éprouve aucune fatigue. Il se porte à merveille. Pendant quinze ans, il n'a pas dormi une heure. L'un des spécialistes qui l'ont examiné, le professeur F..., a déclaré : « Il est probable que la balle qui a pénétré dans le cerveau de M. Kern y a supprimé un tout petit quelque chose tellement petit qu'il a échappé à l'examen. Or, si cet organe minuscule a été une fois supprimé par hasard sans le moindre dommage, c'est qu'on peut aussi l'abolir chez tous les hommes.

D'autres examens plus approfondis du phénomène suivis d'une série d'expériences sur des animaux doivent infailliblement amener la découverte de l'organe et le moyen de le supprimer.

Le mot infailliblement ferait sourire si le sujet n'était aussi grave. Ainsi donc le docte professeur va poursuivre sur des animaux une série d'expériences d'une cruauté inouïe, non pour améliorer le sort des hommes, ce qui serait une sorte d'excuse, mais pour l'empirer : pour leur permettre de ne plus dormir, de devenir par là des machines à plein rendement remontées par la science pour x années !

Ceci ne comble-t-il pas l'imagination d'un Wells, d'un Rosny, de ces géniaux explorateurs de l'âme, du passé et de l'avenir, dont le réel dépasse souvent les plus audacieuses spéculations ?

Quand donc la science aura-t-elle une morale, une esthétique, quand comprendra-t-elle qu'une force, quelle qu'elle soit, ne doit pas pousser ses tentacules dans toutes les directions, à l'aveugle, surtout quand elle vise la folie et la mort ?

RTB-686-7

L'homme moderne, persécuté par les énergies qu'il a libérées, n'est que trop devenu une machine à rendement à qui le temps de la réflexion n'est plus donné. Descartes eut son « poêle de Hollande ». Le penseur d'aujourd'hui oscille, pour le corps de l'auto à l'avion, du rapide au paquebot, pour l'esprit du téléphone à la T.S.F. Que donc, par grâce, les savants lui laissent le sommeil dont le système nerveux a tant besoin. Le sommeil mystérieux, ce bain dans l'invisible, ce rechargement de la cellule vidée...

Nous ne savons pas encore ce que nous devons à nos nocturnes et secrets voyages. Evadé du temps et de l'espace, l'homme endormi est comparable à ces fleurs d'eau qui éclosent soudain à la surface et boivent l'aurore. Pourquoi tenter de maintenir l'homme dans la vaine agitation de ses journées surchargées de besogne ? Au nom de quel mieux-être ? Curiosité de la science ? Merci ! Elle nous coûterait cher.

Mais, dira-t-on, vos craintes sont vaines car si l'hypothèse du professeur F... était reconnue exacte et qu'il fût un jour possible de pratiquer dans le cerveau une opération qui dispenserait l'homme de dormir, cette opération ne se pourrait faire sur une grande échelle ; quelques hommes seulement, mettons quelques surhommes se prêteraient à l'expérience, trop heureux d'allonger ainsi leur vie active d'un bon tiers !

Parfait. Mais songe-t-on au danger que deviendraient pour l'humanité normale ces hommes formidables, ces hommes-machines remontés pour leur vie entière et capables d'abattre d'énormes besognes, de contenter toutes leurs ambitions ? Songe-t-on à un Napoléon qui n'aurait pas dormi ?

Nul ne demande à la science de fabriquer un homme nouveau, mais, au contraire, de perfectionner le magnifique modèle que la création lui a légué, d'éloigner de

lui le cancer, la tuberculose — et dans cet ordre d'idées quel dommage ne devons-nous pas rendre à nos savants ! — peut-être même de retrouver l'homme primitif sous les alluvions des siècles passés.

Enfin, comment résister à l'envie de rappeler au professeur F., qui prétend nous enlever le sommeil, le cri pathétique de Musset expirant : « Enfin ! Je vais pouvoir dormir ! »

Le savant, qui prétend refaire l'homme sur un plan conçu par l'homme, n'en fabrique qu'un ersatz. Il est comparable à ce gamin brulé qui démonte un coltueur et parait mécanisme pour le remonter sa façon, mais qui n'y arrive jamais et laisse son jouet brisé...

ISABELLE SANDY.

RTB-686-7

RTB-686-7



# Gouge s U.S. mail Year

London. 'Phone  
ork :—  
express I have  
heard the mail-  
half an hour  
at Southampton  
afternoon, your

## press Air orter

S firms in  
and New  
e talking like  
this year.

t Hatfield airport,  
engineers and Air  
s, two "Albatross"  
secret engines and  
ion, that could  
ers from New York  
irteen hours, are  
d. The first will  
t soon.

iles from Hat-  
last night put  
to the engines of  
Caledonia, riding  
andria. Before  
great flying-boat  
off the sea on its  
non-stop dash to

gress will be grey-  
ge, quiet mathe-  
ain has to thank  
first flying-boats  
ng even experi-  
ntic services.

## Be Best

and Cambria—  
Atlantic boats—  
rst historic cross-  
land he will be  
essor "X."

y on paper now.  
e flying as the  
ever known,  
ag eighty pas-  
Solent to New

56 m.p.h.  
sure eighty or  
ip to tip. The  
length of a 1,500-  
weight will be  
mbria loaded

able to provide  
his first two  
ensure a safe  
had to fill the  
extra petrol

industry loading  
ld not carry a  
ion, but they  
try experts by  
wenty seconds  
ore than a ton,  
ements may be  
m to carry up  
of airmail over

## Boats

### ish Base

r Reporter  
vs Atlantic fly-  
d at the new  
oynes, at the  
Co. Limerick.

ly be spent by  
n the new air  
of Britain.  
, whose planes  
co-operating.

## IAN': £101

(Mr. Frederick  
of Cavendish-  
Park, S.W.),  
n's play "The  
£101. He died  
on Christmas

# DO YOU REMEMBER

TDVISAM  
Kütüphanesi Arşivi

RTB-486-80

# 'THE DAY'?

HENRY CHAPPELL, London-born Bath railway porter, who attained world fame by his poem "The Day"—first published in the Daily Express on August 26, 1914—died yesterday in Bath Hospital, aged sixty-three.

The Kaiser is known to have bitterly resented the verses which are declared to have done more than any other written words to bring home to the world his responsibility for the war.

Sir Herbert Warren, former president of Magdalen College, Oxford, and ex-Professor of Poetry in the University, described "The Day" as "one of the first spontaneous, natural, democratic utterances in the war."

"The Day" was translated into every Allied language. It was recited on patriotic platforms in every Allied country.

Chappell refused to give up his work as porter until compelled by ill-health to resign last June. For years after he became famous his six-foot figure could be seen daily checking luggage at Bath Station. He regarded his job as a vantage point to see and study men.

Once Chappell was shifting luggage when a stranger spoke to him:

"Chappell, I believe?"  
"Yes," the porter replied.  
"Glad to meet you," said the stranger, shaking his hand. Then he added: "My name's Kipling!"

## THE DAY

You boasted the Day, and you  
toasted the Day,

And now the Day has come,  
Blasphemer, braggart and coward  
all,

Little you reck of the numbing ball,  
The blasting shell, or the "white  
arm's" fall,

As they speed poor humans home.

You spied for the Day, you lied  
for the Day,

And woke the Day's red spleen,  
Monster, who asked God's aid  
divine,

Then strewed His seas with the  
ghastly mine;  
Not all the waters of the Rhine,  
Can wash your foul hands clean.

You dreamed for the Day, you  
schemed for the Day;  
Watch how the Day will go!  
Slayer of age and youth and prime  
(Defenceless slain for never a  
crime)

You are steeped in blood as a hog  
in slime,  
False friend and cowardly foe.

You have sown for the Day, you  
have grown for the Day;  
Yours is the harvest red,  
Can you hear the groans and the  
awful cries?

Can you see the heap of slain that  
lies,  
And sightless, turned to the flame-  
split skies,  
The glassy eyes of the dead?

You have wronged for the Day, you  
have longed for the Day  
That lit the awful flame,  
Tis nothing to you that hill and  
plain

Yield sheaves of dead men amid the  
grain;  
That widows mourn for their loved  
ones slain,  
And mothers curse your name.

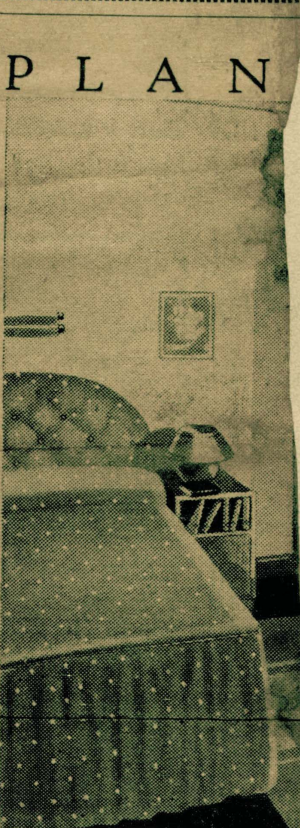
But after the Day there's a price  
to pay  
For the sleepers under the sod,  
And He you have mocked for many  
a day—  
Listen, and hear what He has to  
say:

"Vengeance is mine, I will repay."  
What can you say to God?



*To Hospital for a week I believe. As I  
dare say you know 'The Day' word all over  
the world & was translated into every tongue  
& perated by thousands. I remember Dawson let  
me he found a copy of 'The Day' by a 'Thorn' to  
a tree in the Rockies.*

Facsimile of letter written to  
News



# Harmony or Disc

These two pictures give you some idea of the difference the planning makes. The small picture is a room, by no means uncommon, where the furniture has been selected for utility alone. It is not necessarily cheap. It probably costs as much as the furniture in the larger picture. But it lacks harmony. It fails to show that balanced modern style which every home-lover

## "Imported" Gang Theory In Murder

NEW YORK, Monday.—Relatives of Norman Redwood, British-born leader of the Tunnel Workers' Union, murdered outside his home on Saturday, believe that gangsters imported from Chicago committed the crime. Two of Redwood's union colleagues are guarded by police day and night. —B.U.P.

## COURTS IN BRIEF

# Test

'Fu

Daily Ex

ME

SPECIAL

plane

sands of

for the fi

match, y

bourne o

All hote

flats in t

for Test w

Heavy

has deli

the wick

Bert Lu

perfect

Record

the thir

when 34

the gan

So fae

Tests

match

the "A



TIMES, MONDAY, APRIL 1

## WILLS AND BEQUESTS.

### £4,000 FOR ORIENTAL STUDIES AT CAMBRIDGE.

PROFESSOR EDWARD GRANVILLE BROWNE, M.B., F.R.C.S., of Pembroke College, Cambridge, and of Firwood, Trumpington-road, Cambridge, Professor of Arabic in Cambridge University and Fellow and President of Pembroke College, who died on January 5, aged 63, left estate in his own disposition of the gross value of £166,167, with net personalty £162,811. He left:—

£2,000 to the Master and Fellows of Pembroke College, Cambridge, to be applied as they may deem best "for the furtherance of sound learning and scholarship" (if possible by creation of a scholarship, exhibition or prize) in Oriental learning, especially in Arabic, Persian of the Turkish languages. This legacy is not to be employed for building, unless the College shall (as below) become possessed of the whole or a considerable portion of his Oriental books and MSS., and shall desire to provide suitable accommodation for them.

£2,000 to the University of Cambridge for the promotion of the study of the languages, literature, history and religions of the Arabs, Persians and Turks or other cognate Asiatic peoples, preferably by the purchase or acquisition for the University Library of books and MSS. connected with these subjects, or by means of grants and endowments for the publication of texts, translations, or books designed for this branch of study, or for the teaching and investigation of these subjects.

He appointed as his literary executors Dr. Ellis Hovell Mians, Fellow of Pembroke College, Cambridge, and Dr. Reynold Alleyne Nicholson, Lecturer in Persian in the University of Cambridge, to examine his unpublished literary and scientific papers and to endeavour to secure the publication of such as they may deem worthy of publication, and particularly of "my almost completed catalogue of my own collection of Arabic, Persian and Turkish MSS.," and to offer such of the rarer MSS. and books as his sons may not require to retain to the University Library of Cambridge, the Library of Pembroke College, Cambridge, the FitzWilliam Museum, Cambridge, or such other literary or learned Society or Institution, preferably in Cambridge, as in their opinion would be most likely to appreciate them and render them accessible to scholars and students.

He also left:—

RTB-686-99  
£200 to each of his literary executors in recognition of their trouble and in addition a sum up to £400 for expenses they may incur, in cataloguing, arranging, &c., of the MSS. and books in question.

£50 to Arthur Rogers, assistant in the Cambridge Library; £100 to Arthur Chapman, butler at Pembroke College; £20 each to Thomas Crane, porter, Edward Stearne, messenger, and William Barker, formerly messenger, at Pembroke College, Cambridge; £20 for distribution among such other servants in the college as the Master, Senior Tutor, Treasurer, and Bursar of the said college shall decide "have in their judgment the greatest claim on my recognition and gratitude." A life annuity of £52 to Charlotte Thacker, nurse in his service since 1907.

He requested, but created no trust in the matter, that his gardener Albert Parker and his chauffeur Arthur King be allowed to occupy the cottages now used by them at Trumpington at the nominal rental of 5s. per week each, so long as they shall remain in the service of his sons, but if this should not be possible, then that each should receive £100 as compensation for the loss of his cottage.

The DOWAGER DUCHESS OF ARGYLL, of Macharisch, Campbeltown, Scotland, and of



## QUAND L'ÂGE VIENT

Il est des fonctions et des organes auxquels, suivant une opinion difficile à comprendre, mais fort répandue, il est interdit ou du moins très délicat de s'intéresser. Des manuels d'instruction ont pris le parti de les passer sous silence et les images anatomiques de l'usage des classes ou des gens du monde de laisser leur emplacement en blanc comme celui d'autant de terre ignota de la géographie humaine. Mais la nature n'a aucun souci de nos dégoûts ridicules ou de nos pudeurs mal placées et la pathologie pas davantage. Les agents de maladie qui nous assaillent sans répit s'attaquent aussi bien à ces organes-là qu'aux autres, et nos grands maux comme nos petites misères y trouvent, au contraire, un siège qui paraît à leur gré.

Quand on a parlé des reins, il semble que l'on ait tout dit sur l'appareil urinaire, alors qu'on n'en est qu'à ses premières années. Ces reins, en effet, doivent dans la vie le produit de leur activité, et ce réservoir, à son tour, est bien obligé de se vider. On aborde ainsi ces lieux presque défendus dont j'ai parlé et l'on trouve alors un conduit chargé justement de cette évacuation, par le moyen duquel trouve son chemin vers l'extérieur ce que Molière appelait « le superflu de la boisson ». Or, en sa première partie, qui fait immédiatement suite à la vessie, ce canal, l'urètre, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est entouré, du moins chez l'homme, par un organe à travers lequel il se fraye un passage que l'on peut comparer à un tunnel; cet organe est la prostate. C'est de celle-ci et d'une affection qui l'atteint trop souvent que je voudrais parler en termes que je ferai le moins choquants que je pourrai. Aussi bien, à défaut d'une actualité non douteuse, cette maladie est-elle assez fréquente pour que de nombreux lecteurs trouvent quelque intérêt aux explications que je vais tenter.

Cette prostate, grosse à peu près à l'état normal comme un marron, a une importance fonctionnelle sur laquelle je n'ai ni le loisir ni le goût de m'étendre, mais demeure d'une importance qui laisse ignorer son existence à son propriétaire jusqu'à un jour où parfois elle se ré-

véle fâcheusement à lui dans les circonstances que j'évoquerai plus loin. C'est qu'aussi bien, comme on l'a dit très justement, la santé c'est le silence des organes. Elle est consignée à la fois par des fibres musculaires et par des glandes, et ces dernières méritent de nous arrêter quelques instants. Dans cette espèce de manchon qui entoure l'urètre, elles sont généralement assez disséminées. Cependant il en est un groupe particulièrement intéressant formé de celles qui sont au contact même de ce canal qui traverse de part en part ce marron que j'ai dit. Ce sont justement ces glandes « péri-urétrales » qui, dans certains cas, affectent un développement exagéré et donnent lieu à cette hypertrophie de la prostate qui fait le sujet de cet article. Elles sont, d'ailleurs, si nettement à l'écart des autres que l'on considère volontiers aujourd'hui qu'elles ne font pas partie intégrante de la prostate, si bien que celle-ci, paradoxalement, ne prendrait aucune part à ce que l'on nomme son hypertrophie. Laissons de côté ces subtilités anatomiques et contentons-nous de mentionner encore que ces glandes si sujettes à nous jouer de vilains tours sont en rapport étroit avec l'orifice naturel de sortie qui est le col de la vessie et que, d'autre part, leur isolement est assez réel pour qu'il existe entre elles et le reste de la région un « plan de clivage » qui jouera un rôle de premier ordre dans le dernier acte du drame pathologique dont nous nous occupons, celui qui a pour théâtre le « billard » du chirurgien. **RTB-486-10**

Cette hypertrophie d'où vient-elle, et quelle est la cause de ce développement glandulaire anormal? Au fond, il s'agit ici d'une véritable tumeur, bénigne, au demeurant, en son essence, et nous ignorons de façon à peu près totale l'origine des tumeurs en général. C'est le cas pour celle-ci en particulier, malgré les efforts qui ont été faits pour dissiper cette obscurité. Certains, cependant, ont incriminé des infections voisines, plus ou moins anciennes (elles ne sont pas rares dans cette région) qui se propageraient lentement à la prostate et y détermineraient cette tendance à la prolifération et à l'hypertrophie. Rien n'est moins facile à démontrer dans la plupart des cas. D'autres s'en prennent à une continence, plus ou moins imposée par la nature, et qui expliquerait pourquoi cette maladie ne frappe que des hommes parvenus à un certain âge, melons au delà de la cinquantaine. Cette théorie n'a guère en sa faveur que le corollaire préventif qui conseillerait de reculer autant que possible les limites de cette continence, mais elle ne s'appuie pas sur des arguments bien probants. Faut-il invoquer la disparition, à l'âge que nous avons dit, ou plus tard, de ces sécrétions internes qui se dévoilent progressivement à nous comme ayant dans tous nos actes vitaux une valeur

que l'on ne saurait exagérer? Au milieu de ces doutes, une seule certitude nous reste, c'est justement que l'hypertrophie prostatique ne se manifeste qu'au seuil de la vieillesse, ce qui marque encore de précision, car il est des hommes qui sont vieux de bonne heure et d'autres qui demeurent jeunes malgré les années.

Quel est maintenant le résultat de cette hypertrophie? C'est essentiellement la déformation de toute la région où elle se produit. Quel que soit le lieu du corps où une tumeur naît et se développe, il lui faut de la place, et elle s'en fait sans scrupule aux dépens des organes voisins. Ici, c'est d'abord ce canal urétral qui traverse ce tissu en voie de grossissement inopportun, c'est aussi le col de la vessie, qui ne lui est pas moins intimement proche. Aplati, tiraillé, déformé, l'urètre cesse d'être ce conduit régulièrement calibré qui offrirait au contenu vésical une route aisée vers l'extérieur. La route se fait désormais tortueuse, irrégulière, étroite et d'un parcours peu facile. Quant au col de la vessie, il est refoulé en arrière et en haut, et ses rapports avec le réservoir qu'il termine comme avec le canal qu'il commence sont profondément altérés. **RTB-486-10**

Le patient s'en aperçoit vite. Il est obligé de constater que ses organes ne sont pas demeurés, suivant l'expression du docteur Carnuel dans un de ses célèbres sonnets, « largement urinaires ». Il éprouve dans l'exercice d'une fonction jusque-là si simple des difficultés singulières. Elle ne s'accomplit plus que péniblement, lentement, faiblement. Il lui faut y consacrer non seulement un temps anormal, mais aussi de notables efforts. Il est même des cas où la situation devient dramatique et où le premier symptôme perçu est une impossibilité absolue de l'évacuation, rétention aiguë qui comporte souffrances vives et danger réel. Mais, la plupart du temps, cela demeure plus bénin. La difficulté de l'acte libérateur fait qu'il devient plus fréquent et c'est surtout la nuit que cette fréquence s'accuse et qu'on la remarque en raison de son importunité.

À ce signe primordial, ajoutons sinon des douleurs vraies, du moins des pesanteurs fort désagréables et qui ralentissent volontiers loin de leur point de départ. Nous aurons ainsi le tableau des maux du « prostatique » à la première période, celle qui n'est, pour ainsi dire, que prémonitrice.

Le terme n'est pas exact pour tous. La situation, chez quelques privilégiés, demeure telle que nous venons de la décrire pendant de très longues années et même toujours. Chez eux, le processus d'hypertrophie s'est arrêté à ce stade ou bien il marche si lentement que la vie va plus vite que lui et ne lui laisse pas un délai suffisant pour pousser ses méfaits

au delà. Si, au contraire, la séance continue, le tableau va changer et, bien naturellement, ce ne sera pas dans un sens heureux.

L'hypertrophie s'accroissant de plus en plus, l'évacuation de la vessie va s'effectuer avec une difficulté croissante et devenir, de ce fait, constamment incomplète. Il en faut accuser d'abord les déformations croissantes du canal évacuateur, puis les changements simultanés du col vésical et la modification consécutive des conditions physiques de l'écoulement des liquides. Je suis forcé — et je m'en excuse — de simplifier la description du mécanisme par quoi s'aggravent les désordres mais c'est, je crois, la meilleure façon de la faire bien comprendre. Peu à peu, se forme, dans la vessie, un « bas-fond » situé au-dessous du niveau auquel commence le canal évacuateur. On peut comparer ce qui se passe alors à ce que l'on constate dans un réservoir quelconque dont le tuyau de sortie serait placé trop haut. Il resterait toujours dans ce réservoir une certaine quantité de liquide qui n'aurait aucune tendance à sortir. La distension progressive d'une vessie mal vidée, le changement de position du col soulevé par la tumeur réalisent ici le même fâcheux état. Les conséquences en sont rapidement sérieuses.

C'est qu'en effet il ne s'agit pas, dans le cas qui nous occupe, d'un liquide quelconque, mais d'un produit organique qui contient toutes sortes de choses et parmi elles des substances qui fermentent volontiers et des microbes qui les y aident puissamment. Nous en arrivons donc dans une nouvelle phase. Jusqu'ici il n'était guère question, en somme, que d'une difficulté d'ordre mécanique. Avec cette stagnation, cette fermentation et ces microbes, nous entrons dans un domaine plus franchement pathologique encore. Nous n'avions affaire qu'à un pauvre homme empêché d'accomplir à son gré et normalement une fonction naturelle; nous sommes maintenant en présence d'un malade et, du coup, la situation se fait grave. La vessie demeure perpétuellement distendue, elle se vide parfois spontanément et malgré son possesseur parce que son contenu sous tension finit par forcer la résistance du col vésical qui ne s'ouvre, chez l'homme sain, que par la volonté du sujet. La fièvre s'allume, révélatrice de l'infection. Parfois des phénomènes de ce genre se propagent jusqu'au rein lui-même. L'urgence se manifeste, devant l'aggravation des symptômes, de soins plus énergiques que ceux que l'on a pu prendre jusqu'alors. L'appel au chirurgien s'impose. **RTB-486-10**

Cette *ultima ratio*, on en retarde, vous le pensez bien, l'éclatance autant qu'il est possible. On use de petits moyens qui ne sont que des cache-misères et n'ont pas de prétention à être autre chose que palliatifs. À l'aide de sondes en caoutchouc ou en gomme (plus rigides et à qui l'on donne des formes spéciales) on s'efforce à rétablir et la rectitude et le calibre de l'urètre et la perméabilité du réservoir vésical. On effectue des lavages de celui-ci afin d'y entretenir le maximum d'asepsie. On suit — on devrait suivre, au moins — une hygiène sévère qui évite toute congestion du col de cet ensemble d'organes (la sédentarité, la bonne chère, la constipation, entre autres, sont en pareil cas fâcheuses), on tente ainsi de vivre avec son mal, sinon de se dissimuler le mauvais cas dans lequel la nature vous a placé. Malheureusement cela n'a qu'un temps. Si l'on pare, médiocrement, aux inconvénients résultant de l'hypertrophie, on n'arrête pas celle-ci dans sa marche. Quand elle a atteint un certain degré, quand l'évacuation se fait par trop mal, ne se fait plus ou se fait spontanément, quand les complications surviennent, quand l'infection menace ou s'affirme, il n'y a plus de place pour cette thérapeutique à laquelle on aimerait s'en tenir. Il y faut la solution radicale, celle que délient la seule chirurgie.

Ce n'est pas que l'on n'ait essayé de limiter le rôle de cette dernière : on a préconisé les injections modificatrices dans la vessie, on a appelé à la rescousse les rayons X, on a voulu forcer, par divers procédés, le passage devenu si difficile à franchir. Tout cela n'est acceptable que pour certains et ne donne de résultats que si les désordres ne sont que trop accentués. En vérité, dans la plupart des cas, on se résigner à voir le bistouri intervenir.

Le moment paraît donc venu de dire en quoi consiste l'œuvre définitive de l'opérateur et pourquoi il s'y prend, la plupart du temps, à deux fois. **RTB-486-10**

Nous savons que le malade, en pareille circonstance, est très fréquemment, sinon toujours, en proie à l'infection. Or on comprend sans peine qu'il serait plein de danger de l'opérer dans de semblables conditions. Cette infection, on risquerait de la voir envahir la plaie opératoire, se répandre dans le voisinage et s'accroître, par la grâce de l'instrument tranchant, le champ de ses désastres. Ce serait vraiment tomber de Charybde en Scylla. C'est donc à elle que l'on s'en prend tout d'abord. Il convient, de vider la vessie et d'en supprimer toute infection. Pour ce faire, il ne faut pas compter sur les voies naturelles, si difficilement franchissables et elles-mêmes si supplicées. Il faut y aller plus franchement. On fait à la vessie une ouverture, une simple « boutonnière », et l'on introduit par là, dans ce ré-

servoir, un tuyau de caoutchouc que l'on laisse à demeure, qui a pour fonction de remplacer l'urètre ainsi mis au repos forcé et par l'intermédiaire duquel on peut laver à volonté l'organe, pendant des jours et des jours. Ce n'est que lorsque l'on s'est dîment assuré qu'il ne contient plus rien de dangereux, que l'état normal y est rétabli, que l'on procède à la seconde opération, celle qui supprimera, cette fois sans péril, le mal lui-même.

Donc, au bout d'un certain temps, variable suivant les patients, quinze jours, un mois ou plus, on invite le prostatique à remonter sur le fameux « billard ». Cette fois, il s'agit d'enlever ces glandes qui sont la cause de tant de misères. Ne croyez pas que l'on doive, pour y parvenir, procéder à des délabrements considérables. C'est plutôt affaire d'adresse, de savoir et de précision qu'autre chose. Jadis, avant que l'on n'eût approfondi cette structure de la prostate que j'ai tenté de synthétiser au début, on passait à travers le périnée pour aller enlever l'organe tout entier, et ce n'était pas une petite affaire. Si l'on suit encore cette voie de nos jours, ce n'est que dans de rares circonstances. Dans la très grande majorité des cas, on se contente, après avoir ouvert la vessie plus largement que lors de la première intervention, d'aller à la recherche de ce plan de clivage sur lequel j'ai attiré l'attention. Plus d'instrument tranchant, dès lors. Le doigt seul, progressivement, avec lenteur, mais avec sûreté, grâce à ce plan naturel, sépare les glandes hypertrophiées du reste, auquel on ne touche pas. Quand tout est terminé, la prostate, en somme, disparaît en place, sans être enlevée, et l'urètre se rétrécit à son diamètre normal.

La guérison est totale néanmoins, et anarchique. La prostate peut parfaitement continuer à jouer le rôle physiologique auquel j'ai fait allusion sans l'approfondir. L'homme, sans autre inconvénient d'ordre physiologique, est débarrassé seulement de ses souffrances, de ses ennuis, de la menace que faisait peser non seulement sur sa tranquillité et sa santé, mais aussi sur sa vie cet organe si médiocre dans ses dimensions et qui avait pris dans son existence une importance si fâcheuse. Telle est la conclusion, grâce à la chirurgie, de l'aventure pathologique que nous imposé trop souvent l'inévitable évolution de notre misérable corps vers la vieillesse. C'est un épisode, des plus pénibles et des plus désagréables au demeurant, mais qu'il convient d'accueillir philosophiquement, comme les autres, en se rappelant le mot, qui, je crois, est de Remm : « Vieillesse, c'est encore la seule façon que l'on ait trouvée de vivre longtemps. »

DOCTEUR HENRI BOUQUET.



...ne peut même du noir en trée à l'air

...aussée, de vieux do- jeune, ni e leurs é- murs, les ommes de r des con- es, sur les iscut dont est unéré- adon; une , un salon trône un d'une lai-

...d'ailleurs réceptions haque an- rps diplo- du Cabi- Cour su- entaires, e et pour Ce n'est ... et on eutis pri- et la ont nels.

...nourrent ont dis- uivis- selt d'al- il n'y a e d'eau; mettre un petit places. iers du 'importe jeois. Là pompes; simple et urs dans es sur les rendre le la trouve is le «sur e et qui, nème un re quoti- lie pres- nier ma-

...ey, Fran- d'une encoup r mère; t distin- ouer au piscine; dent pa- y, dont ont ren- versation. Elle presque riers de son hon- » une èrement

...iffon- ivé s comme z voulait z entre ti Bahis

...ales, Au- al Lopez borté par Comment fit tête reprises, libre un

...quelque envoi. 'paraient

frappé par une maladie qui a ins- lanlanément arrêté ses mouvements physiques, on ne peut réprimer un sentiment d'admiration profonde pour le courage entêté dont il fait preuve chaque jour. Bien plus, l'on pourrait presque dire que son infirmité l'a servi; car, alors que les hommes de sa classe se répandent

jeun, pas être de son avis, mais nul ne peut lui refuser des dons d'indé- niable séduction. Roosevelt est un aristocrate, non seulement par ses ancêtres, par sa famille, par sa fortune, mais par ses manières de gentilhomme frotté de culture, de civilisation et surtout d'humanité.

# Grâce aux calculs des savants on est arrivé à connaître l'âge de la Terre

**J**E veux aujourd'hui vous présenter un film. C'est une bande de très long métrage, en plusieurs épisodes et à très grande mise en scène. Le sujet en est : « l'Histoire du Monde », et, pour sortir de la banalité, nous la ferons défilé à l'envers et à l'accéléré. L'histoire du monde, cela comprend d'abord l'Histoire. Et, de fait, le premier épisode nous raconte celle que nous connaissons. La scène se passe à Paris, cette grande flamme qui éclaire le monde. Comme le film se déroule à rebours, à mesure que les siècles remontent vers leur source, nous voyons la ville se rapetisser, les fortifications se dresser, enveloppant les boulevards extérieurs, puis se resserrant graduellement, en même temps que les avenues et les boulevards font place à un fouillis de petites rues désordonnées, en même temps que la flamme s'atténue et se fait lueur.

L'enceinte disparue, il n'y a plus qu'une île. Lutèce, simple bourgade qu'étreignent les deux bras de la Seine. Et la lueur s'éteint — ou plutôt elle n'est pas encore allumée : nous sommes aux environs de l'an 100 avant notre ère. Déjà commence le deuxième épisode. Le tableau, cette fois, est transporté en Grèce. C'est sur la colline qui domine Athènes que renaît la flamme. Elle n'est pas très puissante, mais elle s'allonge de plus en plus et, vers le cinquième siècle avant J. C., devient un flambeau éclatant. Sous les portiques de l'Acropole discutent des hommes de génie en train de créer la science.

**Episode numéro 3**  
De créer la science ? Allons donc ! Voici le troisième épisode, qui nous emmène encore plus loin. Si le premier se prolongea pendant vingt minutes, celui-ci va tenir en haleine pendant près d'une heure. C'est maintenant en Egypte que la flamme brille. Les siècles, les millénaires défilent. Et la science, que nous avons cru voir éclore en Grèce, est déjà un fleuve si large que sa source en est invisible. Vers l'an 4.000, les Egyptiens bâtissent leurs Pyramides et les orientent avec une précision que ne dépasseraient pas les géomètres de cinq mille ans plus âgés. Ici le cameraman a tourné brusquement son appareil vers un autre décor, car au même instant, le flambeau étincelle dans un autre coin du monde, Babylone. Il nous révèle un prodigieux spectacle : sur les rives de l'Euphrate, s'élève une cité démesurée, aussi vaste que Londres, protégée par une enceinte de quatre-vingt-treize kilomètres. Une bibliothèque merveilleuse y est enfermée, sous forme de tablettes d'argile où sont inscrites les découvertes scientifiques, tablettes qu'en 1937 seulement on pourra déchiffrer...

## Le plus ancien débris humain

1937 !... En face de cette ville âgée d'on ne sait combien de millénaires, aujourd'hui anéantie, le metteur en scène s'est plu à se vieillir d'un coup, de quarante ou cinquante siècles. Il nous présente, déambulant parmi les ruines, l'archéologue américain Speiser. Regardez-le fouiller cette colline et y mettre à jour une ville enfouie sous la poussière des ans, Tep Gawra. Il fouille plus profondément encore, et une autre ville, plus ancienne, apparaît. Puis une quatrième... une seizième. Seize villes successives, édifiées sur les ruines les unes des autres, s'étagent, et Speiser, ému par cette impressionnante trouvaille, découvre en outre, par des sondages, les traces de sept autres villes, plus éloignées encore dans le temps. Mais là, le film devient flou, et la flamme, indécise, s'évanouit. Sommes-nous dix mille, douze mille ans avant l'ère moderne ? Pourtant ne quittez pas votre place, car le film n'est pas fini. Il a même à peine commencé car, après le chapitre Histoire, s'ouvre le chapitre Préhistoire, où l'on ne compte plus par millénaires, mais par dizal-

nes de millénaires. Voici, en effet, l'Homme de Néanderthal, avec son museau de gorille, ses énormes arcades sourcilières et son front bas, errant dans les forêts, et voici son ancêtre probable, l'Homme de Heidelberg, dont la mâchoire inférieure était jusqu'ici le plus ancien débris humain que l'on connût.

...Jusqu'ici, car, descendant d'un coup, comme tout à l'heure, le cours des temps, le film nous fait assister aux recherches du Hollandais Koenigswald, à Java. Un ouvrier indigène trouve un crâne, qu'il partage en trente morceaux, dans l'espoir de les vendre séparément un bon prix. Ces restes tombent entre les mains du savant géologue qui pense y reconnaître ceux d'un pithécantrophe, ce mystérieux chaînon entre l'homme et son ancêtre simiesque. Quel âge pourrions-nous assigner à ce pithécantrophe ? Irons-nous, avec Koenigswald et son confrère anglais Keith, jusqu'au million d'années ?

## Des gens malins

Un million d'années ! Et, avec l'apparition de l'homme, nous ne sommes qu'à l'aube de l'ère quaternaire, qui, elle-même, est précédée d'une ère secondaire datant de cent cinquante millions d'années et d'une ère primaire vieille sans doute de six cent millions d'années ! Vous voyez que l'histoire du monde est bien un film de très long métrage puisque, si l'histoire de Paris et de la France a pu se dérouler en vingt minutes, si une heure et demie nous a suffi pour aller jusqu'aux origines de Tep Gawra, il ne nous faudrait pas moins de six jours pour sonder jusqu'à la naissance de l'homme. Et si nous prétendions creuser les siècles jusqu'au début de l'ère primaire, nous devrions assister à quatorze mois de projection ! La terre est donc une très vieille personne qui, bien entendu, fait l'impossible pour cacher son âge. Mais les géologues sont des gens malins, et ils sont aujourd'hui assez bien fixés.

En effet, avec le temps, les continents se déforment, des terres émergent, d'autres sont submergées, des montagnes surgissent, des vallées se creusent. Il y a quelques millions d'années, l'île-de-France était un golfe, au fond duquel, lorsqu'elles se retirèrent, les eaux abandonnèrent d'épais dépôts. Le Pas-de-Calais, La Manche sont plus récents encore, si récents même, que l'on retrouve, au large des côtes, le cours sous-marin de la Seine, qui continue à couler sans se mêler aux eaux salées !

## Un petit raisonnement

Il y a trente-deux ans, le grand physicien anglais Strutt — Lord Rayleigh — s'aperçut que l'écorce terrestre contenait en abondance des corps radioactifs. Il y a trente et un ans, son compatriote Boltwood se tint ce petit raisonnement : Je sais que les corps radioactifs se désagrègent lentement, que l'uranium, par exemple, se transmue en plomb et en hélium, et toujours à la même vitesse. Si une roche contient de l'uranium, je peux donc savoir son âge en mesurant quelle proportion de cet uranium a été transformée en plomb. On sait maintenant que, pour avoir l'âge d'un minerai d'uranium, il faut diviser la quantité de plomb par celle d'uranium et multiplier par 7.600 : ce que l'on obtient, c'est l'âge exprimé en millions d'années. Si vous êtes curieux de précisions, je peux même vous fournir quelques chiffres : un minerai tertiaire de Mexico a donné 35 millions d'années une pechblende du Colorado, de l'ère secondaire, 60 millions ; une roche primaire des environs de New York, 380 millions et une pechblende du Katanga, 600 millions. Ce sont là des chiffres imposants, mais il y en a de plus beaux, ceux-ci par exemple : deux espèces de roches précambriennes — c'est-à-dire de l'aube même de l'ère primaire — du Manitoba ont fourni l'une, 1.725, l'autre 1.745 millions d'années. Ce sont les roches les plus anciennes que l'on connaisse.

Pierre ROUSSEAU

...Da de la gard poliè pend fusil deva tyrs au e vers cer offic rema légue prêt routl des 1 pal, l gène Bonr Eym Plt avaid auto arriv si qu seil, mem tôt s escoc liste Ap minc fran pied rom de l Nac

La m à un

Le C un déc mérite thime sous-di Tripoli feur à la Libana au LI-C dans ( Lamber de Russ taines, lieuten Un au daille d de sous L'a

Le go dre à sa sation ment en hôpital ministre cette dé té d'aide Par ai) çu, dans émigrés mille fr lioration et des v

La qu Nous ; céden n du Chef un monc

Reyront Liban, t France, t Etrange (tar. post Etrange (tar. p. p

BA E RÉ DA I RÉ BE



LETTRES AMÉRICAINES WILLIAM FAULKNER POÈTE LYRIQUE DE LA PROSE

On a souvent souligné l'importance que prit, dans les lettres américaines, l'appartenance des États du Sud. Cette primauté s'est trouvée en outre renforcée...

En effet, Faulkner a su se forger un instrument d'expression unique, une forme littéraire si intégrée à sa pensée qu'elle est devenue sténographie presque au même titre que le timbre de la voix ou le rythme respiratoire.

En général l'œuvre de Faulkner est soumise à une cadence toute particulière, celle de l'énoncé portée à son paroxysme. C'est ce même rythme qui scande la voix humaine lorsque elle s'élève dans la colère ou dans la douleur et imprime son chant bariolé aux phrases entrecoupées en dispo-

Parfois cependant l'emploi de lignes brèves, entrecoupées, rappelle la disposition abrégée des prières dans le missel romain. Ces deux types confèrent une puissance presque incantatoire au style de Faulkner et accroissent encore davantage la hauteur émotionnelle de ses thèmes.

Dans le développement de ce style Faulkner use, en un sens, de la technique du rêve. Le point de départ est presque toujours un fait ou un événement trop insignifiant pour être envisagé ouvertement et qui, travaillant en sourdine, enrichit son apport dramatique tout l'arcement complexe du roman. C'est

William Faulkner, coupant dans l'épave même du réel, a réussi magistralement à saisir et à rendre "The sound and the fury" demeure sur certains aspects...

La première journée des championnats d'Égypte internationaux d'athlétisme a été marquée par un succès brillant de la 1ère journée des Championnats d'Égypte Internationaux d'Athlétisme.

LA BOURSE EGYPTIENNE DU DIMANCHE SUR LE CENTENAIRE D'EMILE ZOLA

Il était prévu aujourd'hui le Président de la Chambre des Députés de prononcer le centenaire de la naissance d'Emile Zola serait célébré, mais aucun doute, avec un éclat exceptionnel, il aurait revêtu une importance nationale.

Certes, son nom et son œuvre sont connus de tous les Français, mais il est en train de se défendre contre toutes les déclarations.

Or, jamais écrivain ne fut plus précipité de son époque, et plus vivait précisément, parce qu'il avait su se faire un nom, un nom qui est devenu célèbre et qui est resté indélébile.

On ne doit pas se laisser aller à une généralisation hâtive, car il est évident que l'œuvre de Zola est une œuvre de son époque, comme une montagne ou un fleuve qui naissent plus précisément toutes les années de la renaissance.

Enfin, il est évident que l'œuvre de Zola est une œuvre de son époque, comme une montagne ou un fleuve qui naissent plus précisément toutes les années de la renaissance.

crispation. Ce qu'il a le plus défendu, la France continue à le défendre, car il n'est rien qui s'oppose à ce, qu'il a le plus défendu, la France continue à le défendre.

Il est évident que l'œuvre de Zola est une œuvre de son époque, comme une montagne ou un fleuve qui naissent plus précisément toutes les années de la renaissance.

On ne doit pas se laisser aller à une généralisation hâtive, car il est évident que l'œuvre de Zola est une œuvre de son époque, comme une montagne ou un fleuve qui naissent plus précisément toutes les années de la renaissance.

Enfin, il est évident que l'œuvre de Zola est une œuvre de son époque, comme une montagne ou un fleuve qui naissent plus précisément toutes les années de la renaissance.

On ne doit pas se laisser aller à une généralisation hâtive, car il est évident que l'œuvre de Zola est une œuvre de son époque, comme une montagne ou un fleuve qui naissent plus précisément toutes les années de la renaissance.

EGYPTE LA DOUCE

Le bassin est maintenant meilleur certain que l'intention. Et en effet, il arrive souvent qu'une œuvre conçue, dès l'abord, dans son ensemble, s'écrit plus facilement d'un plan nettement établi à l'avance, reconstruit brillamment aux espérances de son auteur et découvre le lecteur qui attendait à autre chose.

Par contre, les impressions sont riches au jour le jour et qui, de ce fait, nécessitent de l'improvisation de l'écrivain, de l'écoulement des événements, de la confusion, de la surprise, de la surprise, de la surprise.

C'est bien avec amitié qu'il maintient ses plus beaux thèmes, et qui lui vient d'autres contrées. Et nous retrouvons cette saveur dans ce climat qui le rend si célèbre, mais cette monotonie de la température égyptienne se refuse point à l'Afrique, quelques torrides contrées, à l'Europe, dans d'autres contrées, qui, pour être brèves, ne sont pas moins vivantes.

Abousbah a gagné une nouvelle fois: 15' 33" 4/10; le meilleur temps jamais réalisé par le toujours jeune Ous de Le Mouillier.

La Grèce organise le Relais Balkanique, c'est, le moins qu'elle puisse faire, une façon de rendre hommage à la Grèce qui représente seule les Balkans au monde.



EMILE ZOLA

NOS ÉCHOS

REHABILITATION. — Qu'il en soit le temps où les artistes de l'époque romantique n'avaient que mépris pour les bourgeois, les érudits, confondus dans le même dédain? Il est bien révolu, comme le trouve cette authentique petite histoire que nous rapporte un ami parisien.

Il y a quelques jours, Sacha Guitry attendait sous la marquise d'une grande éportée la fin d'une œuvre récente, Souvenir, le directeur de la maison se précipite: — Maître, puis-je de quelque façon vous être utile? Je le voudrais en reconnaissance des beaux instant que vous m'avez procurés.

LA DEMURE DE D'ANNUNZIO. — A propos du deuxième anniversaire de la mort de Gabriele d'Annunzio, si on nous en parle, on nous en parle, on nous en parle.

TDV/ISAM KUTAHIAHedArsiv No R-7B-686-12

LA BOURSE EGYPTIENNE DU DIMANCHE

Brillant succès de la 1ère journée des Championnats d'Égypte Internationaux d'Athlétisme. Résultats techniques: 1. Ictidnazi (E.) en 11". 2. Baloglu (T.). 3. Valamidis (G). SAUT EN HAUTEUR: 1. Lepkiazis (G.) avec 1 m. 83 — Nouveau record. 2. Piralle (T.) 1 m. 80. 3. Pothitos (G.): 1 m. 75. 4. Riza (T.) en 1' 58" 4/10. 5. Stratakos (G.). 6. Nardin (L.E). LANCÈMENT DU POIDS: 1. Ararat (T.): 13m. 93 — Nouveau record. 2. Terizkos (G.): 13.78. 3. Alex (T.): 13.23. 400 m. HAIES: 1. Giardina (L.E.): en 57" 2/10. 2. Skidnac (G.). 3. Ball (E.E.F.). 500 m. PLAT: 1. Abousbah (E.) en 15' 33" 4/10. 2. Mavropoulos (G.). 3. Eid (E.). TRIPLE SAUT: 1. Ictidnazi (E.) en 11". 2. Baloglu (T.). 3. Valamidis (G).



On la bien des fois remuée, mais elle n'est pas si facile à remuer, et on l'a tantôt si bien remuée, qu'elle n'est plus que de la soupe. Mais, comme on l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe.

On l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe. Mais, comme on l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe.

On l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe. Mais, comme on l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe.

On l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe. Mais, comme on l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe.

On l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe. Mais, comme on l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe.

On l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe. Mais, comme on l'a tantôt si bien remuée, elle n'est plus que de la soupe.



Or, jamais écrivain ne fut plus proche de nous, et plus vivant, plus intéressant, que celui-ci. Or, jamais écrivain ne fut plus proche de nous, et plus vivant, plus intéressant, que celui-ci.

Or, jamais écrivain ne fut plus proche de nous, et plus vivant, plus intéressant, que celui-ci. Or, jamais écrivain ne fut plus proche de nous, et plus vivant, plus intéressant, que celui-ci.

Or, jamais écrivain ne fut plus proche de nous, et plus vivant, plus intéressant, que celui-ci. Or, jamais écrivain ne fut plus proche de nous, et plus vivant, plus intéressant, que celui-ci.

TOUS LES SAMEDIS  
KURUMASHI  
No 2-78-1085-12

# L'AMERICAN SPORTS

## Brilliant succès de la 1ère journée des Championnats d'Egypte Internationaux d'Athlétisme

### 2 RECORDS BATTUS :

**Lektasus (Grèce) franchit 1 m. 83 en hauteur ; Ararat (Turquie) lance le poids à 113 m. 93.**

### Résultats techniques

#### 100 m. PLAT

- 1. Ictédnazi (E.) en 11"
- 2. Babigis (E.) en 11"
- 3. Valsamidis (G.) en 11"

#### SAUT EN HAUTEUR

- 1. Lektasus (G.) avec 1 m. 83 — Nouveau record.
- 2. Firatli (T.) 1 m. 80.
- 3. Pothitos (G.) 1 m. 75

#### 800 m. PLAT

- 1. Riza (T.) en 1' 58" 4/10
- 2. Stratakos (G.)
- 3. Nardin (I.E.)

#### LANCERIE DU POIDS

- 1. Ararat (T.) 113 m. 93 — Nouveau record.
- 2. Mavropoulos (G.) 113 m. 78
- 3. Atesh (T.) 113 m. 53

#### 400 m. HAIES

- 1. Giardina (I.E.) en 57" 2/10
- 2. Skliadas (G.)
- 3. Ball (E.E.F.)

#### 900 m. PLAT

- 1. Abushah (E.) en 15" 33" 4/10
- 2. Mavropoulos (G.)
- 3. Eli (E.)

#### TRIPLE SAUT

- 1. Hadjioliss (G.) 13 m. 08
- 2. Ketchelian (E.) avec 12 m. 81
- 3. Buzino (E.E.) 12 m. 62

#### NOS BALKANIQUE LIONS

- 1. Equipe de Grèce en 3' 31" 2/5



Prof. Il envole le poids à 113 m. 93, il bat tout le monde, il devrait arrêter ses adversaires.

La première journée des championnats d'Egypte Internationaux d'Athlétisme, qui a eu lieu hier à Alexandrie, a été une véritable fête sportive. Elle a permis de constater le haut niveau de nos athlètes, notamment dans les épreuves de saut en hauteur et de lancer du poids.

Le programme d'aujourd'hui est encore meilleur que celui d'hier. Il comprend deux épreuves de plus. L'ensemble est plus intéressant. On s'attend à une brillante compétition.

### En Basket-Ball, l'Egypte bat la Grèce par 60 à 35

Hier soir, au V.M.M.A., devant une foule nombreuse, l'équipe d'Egypte d'élite, en forme éblouissante, a nettement battu l'équipe de Grèce par 60 à 35.

### EPREUVE PAR EPREUVE

Lektasus bat en beauté le record du saut en hauteur. Le meilleur temps jamais réalisé par le toujours jeune élève de La Moullier.

Le programme d'aujourd'hui est encore meilleur que celui d'hier. Il comprend deux épreuves de plus. L'ensemble est plus intéressant. On s'attend à une brillante compétition.

Hier soir, au V.M.M.A., devant une foule nombreuse, l'équipe d'Egypte d'élite, en forme éblouissante, a nettement battu l'équipe de Grèce par 60 à 35.

### Le tournoi du Stade Littorio

Résultats d'hier  
R. Dulich bat Li. Kasper 1/6 0/0 6/2.  
Farkhi et Ingala battent Minovsky et Sakri (handicap) 6/2 6/3.  
Tales bat Sinter 6/4 6/4.  
Shaffel bat H. Alouba 6/4 6/6.  
Kalouba bat A. Alouba 6/0 6/0.  
Limbrino bat Sadek 6/2 6/3 (handicap).  
Cochard bat Falorni 6/2 6/2 (handicap).  
Kolossay et H. Alouba battent Bianchi et Cifarilli 6/6 6/4 (handicap).  
Dulich bat Nadya 6/0 6/1 (handicap).  
Dulich bat Nadya 6/1 4/8 10/8 (handicap).

Le tournoi du Stade Littorio a été très intéressant. Nos athlètes ont montré de très bonnes performances, notamment dans les épreuves de tennis.



UNE GRANDE FIGURE

Le Cardinal VERDIER symbole de la France catholique au travail

Lorsque le Cardinal Dubois, archevêque de Paris, décéda en 1899 il n'était personne dans la grande ville qui fut pu prévoir que son successeur serait choisi dans l'ordre du Père Olier.

SCÈNES DU MONDE DE DEMAIN

Les inventions modernes se font à un rythme rapide et arguent le monde tel qu'il sera demain, il est intéressant de prévoir l'ores et déjà quelles sont les possibilités des découvertes récentes qui révolutionneront la vie future.

La Ford Motor Company, qui contribue au puissamment dans cette marche en avant, se fait un honneur de présenter un film d'un intérêt soutenu " Scenes from the World of Tomorrow " où sont montrées les tendances nouvelles qui retentiront sans conteste l'attention du public.

Le film " Scenes from the World of Tomorrow " passera au Caire au Cinéma Royal, du 22 au 28 avril, et au Métropole du 23 au 29 courant.

Vous trouverez chez nous les fleurs les plus fraîches et les plus belles. Bouquets pour mariés et fleurs pour demoiselles d'honneur nous sommes à votre service.

37, rue Kasr-El-Nil Le Caire - Tél. 44720 25, rue Fouad Ter Abou-El-Kheir - Tél. 29244

Finalment, le Supérieur Général de Saint-Julien accepta. Paris ne devait pas tarder à entendre de lui. Avec une maîtrise, une foi, une assurance extraordinaires, il entreprit une tâche que personne n'eût osé concevoir avant lui.

C'est que cet Avergart connaissait à fond Paris, sa bonne ville, il avait fort bien saisi le caractère de son époque, mais surtout, il avait simple et loyal sa population.

Il avait d'ailleurs lui-même une âme de Parisien, comme Henri IV le Béarnais, comme Louis Veulliot l'Orléanais, comme Gambetta le Périgordien.

Le premier à débarquer fut un homme de grande taille, robuste, à l'allure décidée, coiffé du casque colonial à haute collette en usage à l'époque, vêtu de toile blanche, chaussé de bottes.

Le lendemain, les voyageurs et leurs hôtes prirent place dans le train spécial, haut et large, les wagons petits et étroits et dans les portières étaient ornés du cartouche Khédivial, que S.A. Mohamed, Tewfik avait mis à leur disposition.

En même temps, une licence qui tournait déjà ses dernières pages, était complétée. La banquette passager, à six places, était réservée à 60 écoliers. L'entreprise était énorme, mais le Cardinal avait confiance dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

UNE BELLE PAGE D'HISTOIRE

LE YACHTMAN STANLEY était reçu membre honoraire de la Société Khédiviale de Géographie

(Suite de la page 1)

Après un bonjour de Riaz pacha, Abbate pacha procéda un long discours sur, conformément à la tradition, de bon ton de remercier au delà du presbytère.

Et dans un mouvement d'une belle envolée, le vice-président de la Société Khédiviale de Géographie de l'époque, se leva et dit :

Le lendemain, les voyageurs et leurs hôtes prirent place dans le train spécial, haut et large, les wagons petits et étroits et dans les portières étaient ornés du cartouche Khédivial, que S.A. Mohamed, Tewfik avait mis à leur disposition.

Et, modeste comme il convient à une personne qui a fait haute opinion de son pays, le vice-président se conclure, toujours en vers.

Le 16 janvier, un "dîner de gala" était donné, au palais d'Abdine, en l'honneur de Stanley, qui fut placé à la droite du Khédivé, qui avait, à sa gauche, Shams Amnèh, le ministre des Affaires étrangères de S.M.I. le Sultan.

Après un bonjour de Riaz pacha, Abbate pacha procéda un long discours sur, conformément à la tradition, de bon ton de remercier au delà du presbytère.

Et dans un mouvement d'une belle envolée, le vice-président de la Société Khédiviale de Géographie de l'époque, se leva et dit :

Le lendemain, les voyageurs et leurs hôtes prirent place dans le train spécial, haut et large, les wagons petits et étroits et dans les portières étaient ornés du cartouche Khédivial, que S.A. Mohamed, Tewfik avait mis à leur disposition.

Et, modeste comme il convient à une personne qui a fait haute opinion de son pays, le vice-président se conclure, toujours en vers.

Le 16 janvier, un "dîner de gala" était donné, au palais d'Abdine, en l'honneur de Stanley, qui fut placé à la droite du Khédivé, qui avait, à sa gauche, Shams Amnèh, le ministre des Affaires étrangères de S.M.I. le Sultan.

Après un bonjour de Riaz pacha, Abbate pacha procéda un long discours sur, conformément à la tradition, de bon ton de remercier au delà du presbytère.

Et dans un mouvement d'une belle envolée, le vice-président de la Société Khédiviale de Géographie de l'époque, se leva et dit :

Le lendemain, les voyageurs et leurs hôtes prirent place dans le train spécial, haut et large, les wagons petits et étroits et dans les portières étaient ornés du cartouche Khédivial, que S.A. Mohamed, Tewfik avait mis à leur disposition.

Et, modeste comme il convient à une personne qui a fait haute opinion de son pays, le vice-président se conclure, toujours en vers.

Le 16 janvier, un "dîner de gala" était donné, au palais d'Abdine, en l'honneur de Stanley, qui fut placé à la droite du Khédivé, qui avait, à sa gauche, Shams Amnèh, le ministre des Affaires étrangères de S.M.I. le Sultan.

Esprit de Conservation et caractéristiques nationales

Le discours du Dr. Mansour Fahmy bey

(Suite de la page 3)

Il est vrai que conservation et innovation contiennent deux champs concrets et voisins, deux pôles qui se rejoignent et entre lesquels se déroulent les manifestations historiques des peuples et de l'humanité toute entière.

Si les caractéristiques nationales peuvent mettre les idées à notre portée, il nous faut aller au-devant des idées des autres, nous voyager au contact des autres, nous voyager au contact des autres, nous voyager au contact des autres.

Les nations civilisées que nous sommes comme modèles ont bien compris les mérites du conservatisme et elles ont largement ouvert leurs bras à ses dévoués et à ses partisans.

Elle prend au avant cette réflexion qui se distingue par sa profondeur dans un autre ordre d'idées, une des choses qui m'a le plus frappé...

Stanley passa quelques jours à visiter l'Égypte, à faire des excursions dans le désert, à visiter les ruines de l'Égypte antique, à visiter les ruines de l'Égypte antique.

Stanley passa quelques jours à visiter l'Égypte, à faire des excursions dans le désert, à visiter les ruines de l'Égypte antique, à visiter les ruines de l'Égypte antique.

Stanley passa quelques jours à visiter l'Égypte, à faire des excursions dans le désert, à visiter les ruines de l'Égypte antique, à visiter les ruines de l'Égypte antique.

Stanley passa quelques jours à visiter l'Égypte, à faire des excursions dans le désert, à visiter les ruines de l'Égypte antique, à visiter les ruines de l'Égypte antique.

Stanley passa quelques jours à visiter l'Égypte, à faire des excursions dans le désert, à visiter les ruines de l'Égypte antique, à visiter les ruines de l'Égypte antique.

Stanley passa quelques jours à visiter l'Égypte, à faire des excursions dans le désert, à visiter les ruines de l'Égypte antique, à visiter les ruines de l'Égypte antique.

Advertisement for Nesherk cigarettes featuring a portrait of a man and the text 'Un conditionnement d'air parfait... Une fraîcheur saine et agréable...'



souhaiter à son devoir et à l'Etat. On a même Gambetta le colonial à haute collette en usage à l'époque, vêtu de blanc, et roula, en 1901, la seule automobile qui traversa le monde à l'heure touchée par le jour.

### SCÈNES DU MONDE DE DEMAIN

Les inventions modernes se suivent à un rythme rapide et feront le monde tel qu'il sera demain. Il est intéressant de prévoir d'ores et déjà quelques-unes des possibilités de découvertes scientifiques qui révolutionneront la vie future.

La Ford Motor Company, qui contribue au peuplement dans cette marche en avant, se fait un honneur de présenter un film d'un intérêt soutenu — "Scenes from the World of Tomorrow" — où sont montrées les tendances nouvelles qui retentiront sans cesse l'attention du public. Le film "Scenes from the World of Tomorrow" passera au Caire au Cinema Royal, du 23 au 25 avril, et au Métropole du 28 au 29 courant.

### FLEURS POUR MARIAGES

Vous trouverez chez nous les fleurs les plus fraîches et les plus belles. Bouquets pour mariés et fleurs pour demoiselles d'honneur sont notre spécialité.

**SERVICE A DOMICILE**

### A l'Orchidée

37, rue Kasr-El-Nil  
Le Caire - Tél. 44720  
25, rue Fouad  
Le Caire - Tél. 29254  
808

Le Cardinal Verdier, archevêque de Paris, a visité le Caire. Il a été reçu par le pacha Kheidiwa, qui lui a fait visiter les usines de la capitale française. C'est le mariage le plus complet. Son archevêque résolut aussitôt de soulager une partie de la population, la plus méritement active, peut-être, la classe ouvrière; mais, artistes, décorateurs etc., faisant par là, dans leurs ateliers, car, comme dit l'axiome : "Quand on aime son métier, on aime son travail".

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

Vous ne connaissez la saveur et l'arôme du véritable café, que lorsque vous aurez dégusté une tasse de...

### CAFÉ BRÉSILIEN

SON GOUT ET SON AROMA SONT COMPLÈTEMENT AVANTAGEUX POUR VOTRE PLUS GRAND PLAISIR

EN VENTE CHEZ :

### THE BRAZILIAN COFFEE STORES ALEXANDRIE

Le Cardinal Verdier, archevêque de Paris, a visité le Caire. Il a été reçu par le pacha Kheidiwa, qui lui a fait visiter les usines de la capitale française. C'est le mariage le plus complet. Son archevêque résolut aussitôt de soulager une partie de la population, la plus méritement active, peut-être, la classe ouvrière; mais, artistes, décorateurs etc., faisant par là, dans leurs ateliers, car, comme dit l'axiome : "Quand on aime son métier, on aime son travail".

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

En même temps, une lacune qui tourmentait déjà ses prédécesseurs s'est comblée. La ville parisienne avait 60 églises; l'entreprise était énorme, mais elle a été terminée dans la compréhension et le bon esprit des Parisiens.

### Le conditionnement d'air parfait... Une fraîcheur saine et agréable.

# METRO

Le Caire a confirmé l'opinion de New York  
en films d'indres...  
en films d'indres...  
en films d'indres...

### EN TECHNICOLOR

LES ATTRACTIONS LES PLUS SURPRENANTES  
Les merveilleux pays de Märchenland  
L'ETONNANT CHEVAL VERT  
LES SINGES VOLANTS  
9 200 acteurs

### JUDY GARLAND BOLGER LAHR-HALEY FRANK MORGAN

Ce film se sera projeté dans aucune autre salle du Caire avant un délai de 60 jours.



No RTB-486-13

1784  
1929



BENJAMIN W. MORRIS, Architect

From an etching by SAMUEL CHAMBERLAIN